



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





A. 695



77

Bentline

1000000



1630

2/11

Ho



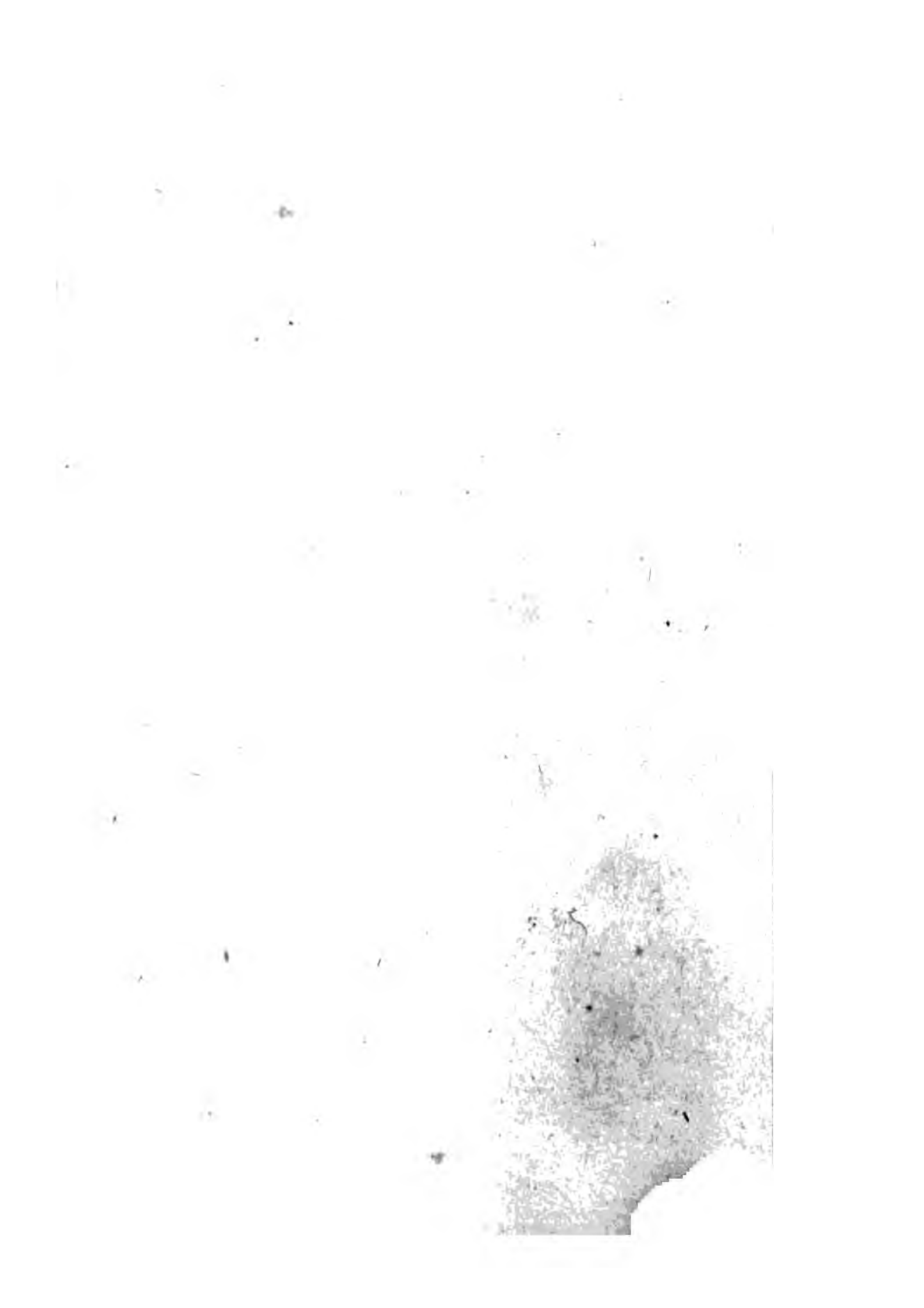
Œ U V R E S

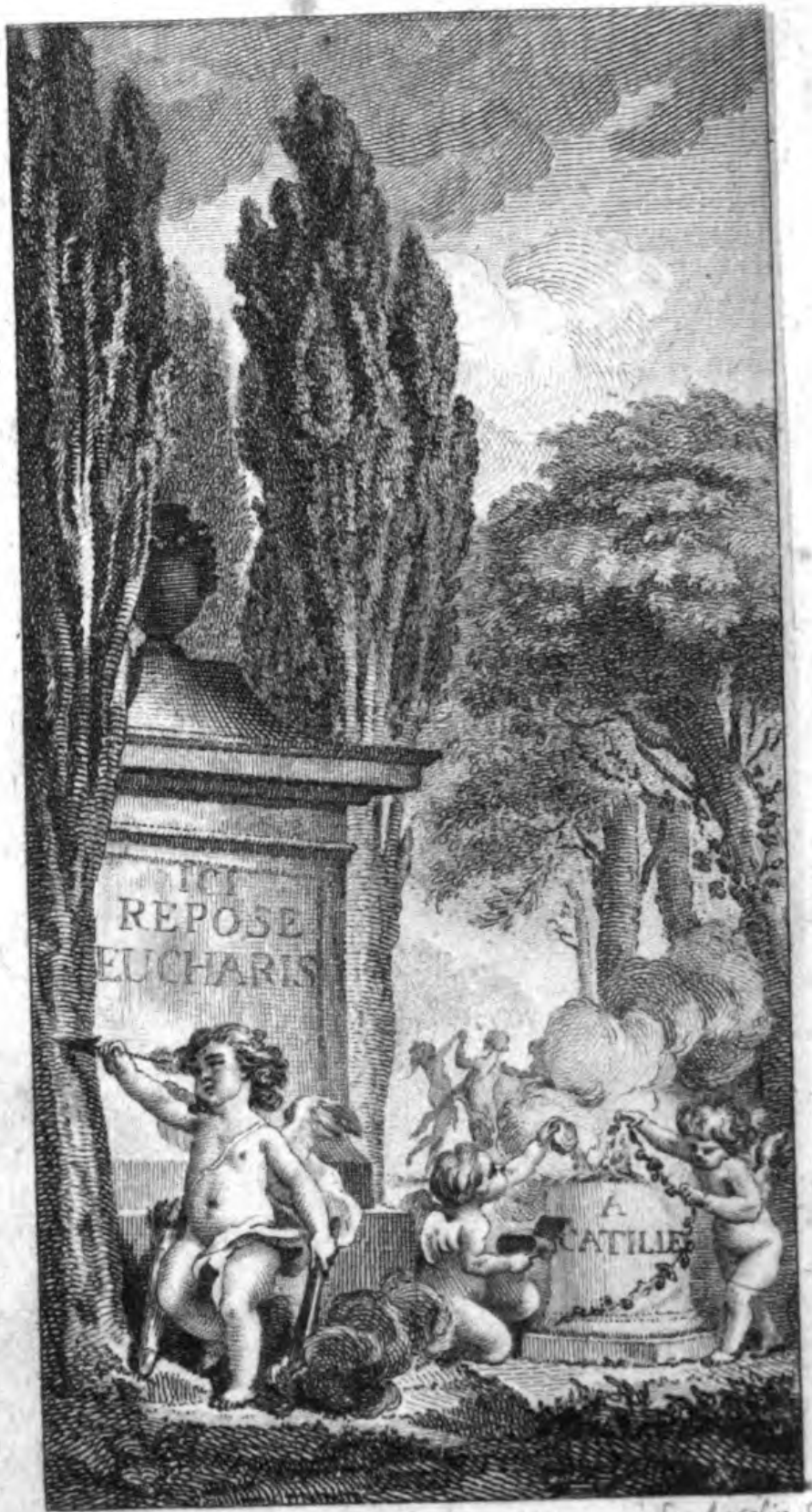
D E

M. LE CHEVALIER DE BERT,**

T O M E P R E M I E R .







Mouret inv.

A. Selin Sc.

L'Une fut ma première amour,
Et l'autre sera ma dernière.

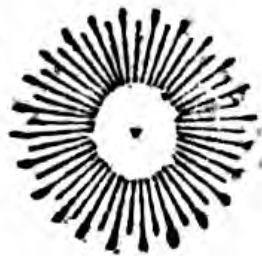
Œ U V R E S

DE

M. LE CHEVALIER DE BERT**.

NOUVELLE ÉDITION,
corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S,

& se trouve à PARIS,

Chez } HARDOUIN, Libraire, au Palais Royal,
 } sous les Arcades, à gauche, N^o 14.
 } GATTEY, Libraire, rue des Prêtres Saint-
 } Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis l'Eglise.

1785.



TAYLOR INSTITUTE

UNIVERSITY OF TORONTO
31 JUL 1969

C
LIBRARY



LES AMOURS.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

JE chantais les combats : étranger au Parnasse,
Peut-être ma jeunesse excusait mon audace :
Sur deux lignes rangés, mes vers présomptueux
Déployaient, en deux tems, six pieds majes-
tueux.

De ces vers nombreux & sublimes

L'Amour se riant à l'écart,

Sur mon papier mit la main au hazard,

Retrancha quelques pieds, brouilla toutes les
rimes ;

LES AMOURS.

De ce désordre heureux naquit un nouvel art.

« Renonce, me dit-il, aux pénibles ouvrages,

» Cadence des mètres plus courts :

» Jeune imprudent, fuis pour toujours

» Cet Hélicon si fertile en orages :

» Enfonce-toi sous ces ombrages,

» Prends ce luth paresseux & chante les Amours.

Comment voulez-vous que je chante

Des plaisirs ou des maux que je ne connais pas ?

Pour sujet de mes vers, nulle beauté touchante,

Nulle vierge à mes vœux n'offre encor ses appas.

Je me plaignais : soudain d'une main assurée

L'Amour sur son genou courbe son arc vain-

queur ;

Choisit dans son carquois une flèche dorée,

L'ajuste, & me perçant de sa pointe acérée,

Tu peux chanter, dit-il, l'ouvrage est dans ton

cœur.

Je cède, enfant terrible, à votre ordre suprême !

Hélas ! d'un feu brûlant je me sens consumer.

Mais de rigueurs n'allez point vous armer :

Faites que dès ce soir on m'aime ;

Ou si c'est trop, du moins que l'on se laisse aimer.

É L É G I E II.

C'EN est fait : & mon ame émue
Ne peut plus oublier ses traits victorieux,
Dieux ! quel objet ! Non jamais sous les cieux
Rien de si doux ne s'offrit à ma vue.
Dans ce jardin si renommé
Où l'Amour vers le soir tient sa cour immor-
telle ,
De cent jeunes Beautés elle était la plus belle ,
Elle effaçait l'éclat du couchant enflâmé.
Un peuple adorateur que ce spectacle appelle
S'ouvrait à son approche interdit & charmé ;
Elle marchait , traînant tous les cœurs après elle ,
Et laissait sur ses pas l'air au loin embaumé.
Je voulus l'aborder : ô funeste présage !
Ma voix , mon cœur , mes yeux parurent se
troubler.
La rougeur malgré moi colora mon visage ;
Je sentis fuir mon âme & mes genoux trembler.
Cependant entraîné dans la lice éclatante
Où toutes nos Beautés conduites par l'Amour

LES AMOURS.

4
De parure & d'attraits disputent tour-à-tour,
Mes regards dévoraient & sa taille élégante,
Et de son cou poli la blancheur ravissante,
Et sous la gaze transparente
D'un sein voluptueux la forme & le contour.
Au murmure flatteur de sa robe ondoyante
Je treffailais; & l'aîle des Zéphirs,
En soulevant l'écharpe à son côté flottante,
Au milieu des parfums m'apportait les desirs.
Que dis-je ? l'Amour, l'Amour même,
Quel enfant ! Oui j'ai cru le voir
Se mêlant dans la foule à la faveur du soir,
M'exciter, me pousser par un pouvoir suprême,
Remplir mon cœur ému d'un séduisant espoir,
Secouer son flambeau sur la Nymphé qu'il aime,
Et sous l'ombrage épais dans un désordre extrême
A mes côtés enfin la forcer de s'asseoir.
O plaisir ! ô transports ! ô moment plein de
charmes !

Quel feu tendre animait ses yeux !
Déjà d'un cœur timide étonné de ses feux,
Son silence expliquait les naïves allarmes ;
Mais bientôt un soupir me les raconta mieux,
Et je sentis mes doigts humectés de ses larmes.

Quel son de voix alors touchant, délicieux
Sortit de ses lèvres de rose !
Et quels discours ! Zéphir en retint quelque
chose,
Et les porta soudain à l'oreille des Dieux.
Depuis ce tems je brûlé : aucun pavot n'ap-
paîse
Les douleurs d'un poison lent à me dévorer.
La nuit, sur le duvet, je me sens déchirer :
Le plus léger tapis m'importune & me pèse,
Et mes yeux sont hélas ! toujours prêts à
pleurer.

ÉLÉGIE III.

A EUCHARIS.

Deux fois j'ai pressé votre sein,
 Et vous m'avez deux fois repoussé sans colère.
 Vous avez rougi du larcin ;
 Ne fait-on que rougir lorsqu'il a pu déplaire ?
 Ah ! c'est assez : oui, je lis dans vos yeux,
 Et ma victoire & votre trouble extrême :
 Mortel, à vos genoux, je suis égal aux Dieux ;
 Vous m'aimez, je le vois, autant que je vous
 aime.

Mais de vos bras laissez-moi m'arracher.
 Il n'est pas tems de combler mon ivresse ;
 Unis trop tôt, nos cœurs, ô ma belle Maîtresse !
 De leurs liens encor pourraient se détacher.
 Faites que mon amour dure autant que ma vie !
 Laissez-moi par des soins acheter vos faveurs.
 N'écoutez ni soupirs, ni prières, ni pleurs,
 Combattez ma plus chère envie :
 ▲ mon désespoir même opposez des rigueurs.

L I V R E I.

7

Les longs hivers font les printems durables,
Les noirs frimats épurent les beaux jours;
Et l'ainant affermi sous vos loix adorables,
Doit espérer long-tems pour vous aimer tou-
jours.



ÉLÉGIE IV.

ELLÉ est à moi ! Divinités du Pinde ,
 De vos lauriers ceignez mon front vainqueur.
 Elle est à moi ! que les maîtres de l'Inde
 Portent envie au maître de son cœur.
 Sous ses rideaux j'ai surpris mon Amante.
 Quel fût mon trouble & mon ravissement !
 Elle dormait, & sa tête charmante
 Sur ses deux mains reposait mollement.
 Pendant l'été, vous sçavez trop comment
 Des feux d'amour le feu des nuits s'augmenté ;
 Pour reposer on cherche alors le frais :
 La pudeur même aux mouvemens discrets
 Entre deux draps s'agite, se tourmente,
 Et de leur voile affranchit ses attraits.
 Sans le savoir, ainsi ma jeune Amie
 S'exposait nue aux yeux de son Amant :
 Et moi, saisi d'un doux frémissement,
 Dans cet état la trouvant endormie ,
 Je l'avouai, j'oubliai mon serment.
 O ! qui pourrait, dans ces instans d'ivresse,

Se refuser un si léger larcin ?
Quel cœur glacé peut revoir sa Maîtresse
Ou la quitter, sans baiser son beau sein ?
Non, je n'ai point ce courage barbare ;
L'Amant aimé doit donner des plaisirs :
L'enfer attend ce possesseur avare,
Toujours brûlé d'inutiles desirs.
Puisse souvent la Beauté que j'adore
Nue à mes yeux imprudemment s'offrir !
Je veux encor de baisers la couvrir,
Quand je devrais la réveiller encore.
Dieux ! quel réveil ! mon cœur bat d'y songer.
Son œil troublé n'avait rien de farouche ;
Elle semblait quelquefois s'affliger,
Et le reproche expirait sur sa bouche.
Déjà l'Amour avait sçu nous unir ;
J'essaie encor de me détacher d'elle,
De ses deux bras je me sens retenir ;
On crie, on pleure, on me nomme infidèle :
A ce seul mot, il fallut revenir.
Ah ! qu'as-tu fait ? lui dis-je alors, mon âme ?
Je meurs d'amour : cruelle, qu'as-tu fait ?
De tes beaux yeux, de ces yeux pleins de
flâme,

Voilà pourtant l'inévitable effet.
Pourquoi poser ta tête languissante
Contre ce cœur ému de tes accens ?
Pourquoi cent fois de ta main caressante,
Au doux plaisir solliciter mes sens ?
Un seul baiser, quand ta bouche vermeille
Le poserait avec plus de douceur
Que ne le donne & le frère à la sœur,
Et l'époux tendre à son fils qui sommeille ;
Un seul baiser de ta bouche vermeille
Suffit hélas ! pour troubler ma raison,
Pourquoi mêler à son fatal poison
Ce trait brûlant qui de mes sens dispose,
Les fait renaître & mourir tour à tour,
Ce trait caché dans tes lèvres de rose
Et sur tes dents aiguïté par l'amour ?
Oui, je succombe à ma langueur extrême,
Je suis contraint de hâter mon bonheur ;
Mais à tes pieds ton modeste vainqueur
Veut t'obtenir aujourd'hui de toi-même.
Viens, Eucharis, au nom de tous nos Dieux,
A ton amant livre-toi toute entière ;
Dans ton alcove un jour délicieux
Répand sur nous & l'ombre & la lumière :

Si tu rougis de céder la première ,
Dis... ne dis rien , & détourne les yeux.
Elle se tut : Ô fortuné présage !
L'Amour survint , la Pudeur s'envola.
Elle se tut ; mais son regard parla ;
Du sentiment elle perdit l'usage :
Ses yeux mourans s'attachèrent sur moi.
Ah! me dit-elle , en couvrant son visage
De ses deux mains , Eucharis est à toi.



É L É G I E V.

A E U C H A R I S.

Du nom qui pare mes écrits
 Ne foyez donc plus alarmée :
 C'est vous que je nomme Eucharis,
 O vous, des Beautés de Paris
 La plus belle & la mieux aimée ?
 Sous ce voile myftérieux
 Cachons nos voluptés secrètes ;
 Dérobons-nous à tous les yeux,
 Vous me ferez trop d'envieux
 Si l'on fçait jamais qui vous êtes.
 C'est vous que fous des noms divers
 Mes premiers chants ont célébrée ;
 Eucharis dans mes derniers vers
 Restera feule confacrée.
 Ah ! puiffent nos deux noms tracés
 Sur l'agate blanche & polie,
 Par Vénus être un jour placés
 Sous les ombrages d'Idalie,

Parm

L I V R E I.

23

**Parmi les chiffres enlacés
Et de Tibulle & de Délie !
Dans l'art de plaire & d'être heureux
Ils nous ont servi de modèles :
Soyons encor plus amoureux,
Hélas ! & sur-tout plus fidèles !**



ÉLÉGIE VI.

OUI , que des Dieux vengeurs l'implacable
courroux

Sur l'inferral rocher d'un nœud d'airain t'en-
chaîne ,

O toi , qui , le premier , inventas les verroux ,
Et fis crier les gonds sous des portes de chêne !

On enferme Eucharis : un injuste pouvoir

Dérobe à mon amour sa beauté gémissante ;

Nuit & jour vainement je demande à la voir :

Lorsque j'entends ses pleurs , on dit qu'elle est
absente.

Vous pleurez , Eucharis ; vous attestez les Dieux ,

Car les Dieux à l'amante ont permis ce parjure :

Vous pleurez , & peut-être un Epoux odieux

Joint l'injure au reproche , & l'outrage à l'injure.

Eh ! qui sçait si l'ingrat , de son bras rigoureux

Saisissant la Beauté dont je suis idolâtre ,

N'a pas d'un ongle impie arraché ses cheveux ,

Ou meurtri son beau sein plus poli que l'albâtre ?

Tombez , coupables murs : Dieux immortels ,

tonnez !

Vengez-moi, vengez-vous de sa fureur extrême :
 Quiconque a pu frapper la Maîtresse que j'aime,
 Un jour, n'en doutez pas, à vos yeux étonnés,
 Sur vos autels détruits vous détruira vous-même.
 O ma chère Eucharis, ces Dieux veillent sur
 nous.

Ta beauté sur la terre est leur plus digne ouvrage.
 Songe, songe du moins à tromper les jaloux ;
 Il faut oser : Vénus seconde le courage.
 Vénus instruit l'amante, au milieu de la nuit,
 A descendre en secret de sa couche paisible :
 Vénus enseigne encor l'art de poser sans bruit
 Sur d'inconstans parquets un pied sûr & flexible.
 Te souvient-il d'un soir, où dans des flots de vin
 Tu pris soin d'endormir ta vigilante escorte ?
 La Déesse en sourit ; & son pouvoir divin
 Entr'ouvrit tout-à-coup un battant de la porte
 Que ma juste colère injuriait en vain.

Tu parus, Eucharis, le front couvert d'un voile,
 En long habit de lin, noué négligemment ;
 Mais plus belle à mes yeux sous la modeste toile,
 Que sous l'éclat trompeur du plus riche orne-
 ment.

Eh ! qui, sous cet habit, ne t'aurait méconnue ?

Il semblait étranger à nos tristes climats ;
De mon bras amoureux tu marchais soutenue ,
Et la terre fuyait sous tes pieds délicats.
O toit rustique & pauvre , atelier solitaire ,
Par les plus vils travaux long-tems déshonoré ,
A des travaux plus doux aujourd'hui consacré ,
Tu couvris nos plaisirs des ombres du mystère !
Est-il d'horribles lieux pour le cœur d'un Amant ?
Un lit étroit & dur , théâtre de ma gloire ,
De ce temple nouveau formait l'ameublement ;
Eh bien ! j'étais encor dans ton boudoir char-
mant ,
Sous tes plafonds dorés & tes rideaux de moire.
Un feu pâle & tremblant , mourant à nos côtés ,
Par intervalle à peine éclaircissait les ombres :
Eh ! que m'importe à moi , si les nuits les plus
sombres
Invitent tous mes sens aux molles voluptés ?
Je craignais , tu le sçais , ô ma belle Maîtresse !
Que ce lit rigoureux ne blessât tes attraits :
J'oubliais que l'Amour , propice à ma tendresse ,
De ses heureuses mains l'applatit tout exprès.
O combien , croyez-moi , sur ces lits favorables
L'Amant ingénieux invente de combats !

Là naissent les fureurs, les plaintes, les débats,
Les doux enlacements & les plaisirs durables.
Eucharis par moi-même instruite à m'enflâmer,
Pour la première fois semblait encor se rendre;
Affectait des rigueurs pour mieux se faire aimer,
Et disait toujours non, sans vouloir se défendre.
Le crépuscule seul interrompit nos jeux.

Le marteau sur l'airain avait frappé trois heures,
Il fallut tristement regagner nos demeures :
La foudre alors grondait sous un ciel orageux.
Loin de moi ces Amans que Jupiter arrête,
Et qui courbent leurs fronts sous ses coups redoublés !

D'un œil audacieux défiant la tempête,
Je menais fièrement ma superbe conquête,
Et j'aurais bravé seul tous les Dieux assemblés.
J'avançais cependant sous cet immense ombrage
Qui couronne en jardins nos remparts orgueilleux ;

La maison d'Eucharis frappa bientôt mes yeux.
Cet aspect, je l'avoue, abattit mon courage :
Eh ! qui peut se résoudre à ces derniers adieux ?
Vingt fois je m'éloignai saisi d'un trouble extrême,

18 L E S A M O U R S .

Et vingt fois à ses pieds je revins malgré moi :
Je lui disais sans cesse : Ô moitié de moi-même ,
Je veux mourir , avant de cesser d'être à toi.
Après mille baisers la matineuse aurore
Nous surprit sous les murs de ce fatal séjour ,
Mes baisers , sur le seuil , la retenaient encore ,
Et je ne la rendis qu'aux premiers feux du jour .



É L É G I E V I I .

A E U C H A R I S .

NE crains pas qu'à mes côtés
Une autre affaisse ta couche ,
Ni que ma coupable bouche
Caresse d'autres Beautés.
Tu me plais seule , ô mon âme !
Oui , j'en atteste les Dieux ,
Ce Paris si glorieux ,
Après toi , n'a plus de femme
Qui puisse tenter ma flâme
Et qui soit belle à mes yeux.
La foule en tous lieux te presse
Et murmure autour de toi ;
Chacun brigue ta tendresse
Et veut me ravir ta foi :
Plût au ciel que ma Maîtresse
Ne parût belle qu'à moi !
Pour moi seul ta tresse blonde

Devrait parer ces trésors
Qu'elle embrasse de son onde ;
Déplais au reste u monde ,
Je serai tranquille alors.

Eh ! que m'importe , ô ma vie ,
Le vulgaire & ses discours ?
Ai-je besoin qu'il m'envie
Des plaisirs déjà trop courts ?
Que fait au bonheur suprême
La gloire & son vain éclat ?
Heureux l'Amant délicat !
Qui le favoure en lui-même !
Dans un désert avec toi
Mes jours couleraient paisibles ;
Je dormirais sans effroi
Sur des rocs inaccessibles.
Eucharis dans mes ennuis
Est le repos que j'implore ;
Eucharis est mon aurore
Dans la sombre horreur des nuits :
Même dans la solitude
Où libres d'inquiétude ,
Entre l'Amour & l'étude
Nous vivons seuls avec nous,

Occupés du soin si doux
De nous aimer, de nous plaire,
Eucharis sur mes genoux
Est pour moi toute la terre.



ÉLÉGIE VIII.

P O R T R A I T D' E U C H A R I S .

REGARDEZ Eucharis , vous qui craignez
d'aimer ,

Et vous voudrez mourir du feu qui me dévore ;
Vous dont le cœur éteint ne peut plus s'enflâmer ,
Regardez Eucharis , vous aimerez encore.

Il faut brûler , quand de ses flots mouvans
La plume ombrage , en dais , sa tête enorgueillie ;

Il faut brûler , quand l'haleine des vents
Disperse ses cheveux sur sa gorge embellie.
Un air de négligence , un air de volupté ,
Le sourire ingénu , la pudeur rougissante ,
Les diamans , les fleurs , l'hermine éblouissante ,
Et la pourpre & l'azur , tout sied à sa beauté.

Que j'aime à la presser , quand sa taille légère
Emprunte du sérail les magiques atours ;
Ou qu'à mes sens ravis sa tunique étrangère
D'un sein voluptueux dessine les contours !
L'Amour même a poli sa main enchanteresse ;

Ses bras semblent formés pour enlacer les dieux :

Soit qu'elle ferme ou qu'elle ouvre les yeux ,

Il faut mourir de langueur ou d'ivresse.

Il faut mourir , lorsqu'au milieu de nous ,

Eucharis vers le soir , nouvelle Terpsicore ,

**Danse , ou prenant sa harpe entre ses beaux ge-
noux**

Mêle à ce doux concert sa voix plus douce encore.

Que de légèreté dans ses doigts délicats !

**Tout l'instrument frémit sous ses deux mains
errantes ;**

Et le voile incertain des cordes transparentes ,

Même en les dérochant , embellit ses appas.

Tel brille un astre pur dans le mobile ombrage ;

**Telle est Diane aux bains , ou telle on peint
Cypris**

Dans Amathonte à ses peuples chéris

Se laissant voir à travers un nuage.

O vous qui disputez le prix ,

Le prix divin des talens & des charmes ,

Je n'ai qu'à montrer Eucharis ;

Vous rougirez , & vous rendrez les armes.

On parle de Théone ; on vante tour-à-tour

Euphrosine & Zulmé , ces deux sœurs de l'Amour

Aglaure, Iffé, Corine & Glicère & Julie,
Et mille autres Beautés, ornemens de la Cour;
Eucharis est plus belle & cent fois plus jolie.

Lorsqu'elle parut l'autre soir,

Dans le temple de Melpomène,

On lui battit des mains, on la prit pour la Reine,

Et tout Paris charmé se leva pour la voir.

L'aimer, lui plaire enfin est mon unique envie;

A posséder son cœur je borne tous mes vœux :

Et qui voudrait donner un seul de ses cheveux

Pour tous les trésors de l'Asie ?



ELEGIE

É L É G I E I X.

L' A B S E N C E.

L'ASTRE brillant des nuits a fini sa carrière.
Jen'entends plus de chars ni de sourdes clameurs ;
Le calme règne au loin dans la nature entière :
Tout dort ; le jaloux même a fermé sa paupière ,
Et moi, je veille, & moi, je verse encor des pleurs.
Voici l'heure paisible ou l'esclave fidelle ,
Au chevet d'Eucharis me guidait par la main ;
Voici l'heure où trompant un époux inhumain ,
J'entr'ouvrais ses rideaux & me glissais près d'elle.
En y songeant encor , immobile & tremblant
J'écoute : un rien accroît ma frayeur attentive ;
Et pressant dans mes bras un oreiller brûlant ,
Je crois encor presser mon Amante craintive.
Fantômes amoureux, pourquoi me trompez-vous ?
Eucharis est absente , Eucharis m'est ravie ;
Eucharis loin de moi vers un ciel en courroux
Lève un front suppliant & déteste la vie.

On dit qu'en s'éloignant, ses yeux pleins de
langueur

Redemandaient aux Dieux l'objet de sa tendresse :

Périsset le premier dont l'injuste rigueur

A séparé l'Amant de sa jeune Maîtresse !

L'onde caresse en paix ses rivages chéris ;

Le lierre croît & meurt sur l'écorce du chêne :

L'ormeau ne quitte point la vigne qui l'enchaîne ;

Pourquoi faut-il toujours qu'on m'enlève Eu-
charis ?

Cher & cruel objet de plaisirs & d'alarmes,

Toi, qu'un père autrefois me défendit d'aimer,

Rappelle-toi combien tu m'as coûté de larmes !

Ah ! garde-moi ton cœur ; conserve-moi ces
charmes

Que l'amour pour moi seul se plaisait à former,

Et qu'un barbare hélas ! retient en sa puissance.

L'art d'écrire est, dit-on, l'art de tromper
l'absence :

Écris-moi ; tu le peux, à la faveur des nuits.

Peins-moi ton désespoir & tes mortels ennuis ;

Par le plus tendre amour que tes lignes tracées,

Arrêtent mes regards, de tes pleurs effacées.

Grains d'oublier sur-tout, en pliant le feuillet

Ce cercle ingénieux qu'inventa ma tendresse,
Ce cercle, où mille fois ta bouche enchanteresse
Déposa des baisers, qu'avec bien plus d'adresse
Tout entiers, loin de toi, la mienne recueillait.
Un jour peut être, un jour, ô ma tant douce
Amie !

Quand la fidelle Enone ouvrira tes volets,
Et qu'un songe amoureux te présentant mes
traits

Fera couler l'espoir dans ton ame attendrie,
J'entrerai tout d'un coup sans me faire annoncer :
Je paraîtrai tomber du céleste empiree.

Du lit alors, pieds nuds, légère à t'élancer,
Si, les cheveux épars, incertaine, égarée,
Tu cours, les bras tendus, à mon cou t'enlacer ;
Mes vers du monde entier t'assurent les hom-
images :

Vénus aura perdu ses honneurs immortels ;
Et les Amans en foule embrassant tes autels
De lilas & de fleurs orneront tes images.

ÉLÉGIE X.

A EUCHARIS.

IL fut un tems où vos lettres fidelles
 Adoucissaient mon exil amoureux :
 Ce tems n'est plus ; un destin rigoureux,
 Dix jours entiers , m'a déjà privé d'elles.
 Epargnez-vous des détours superflus
 Pour abuser ma crédule tendresse ;
 Je le vois trop , je n'ai plus de Maîtresse ;
 Vous m'oubliez , & vous ne m'aimez plus.
 Sans doute , hélas ! un autre a sçu vous plaire.
 En m'arrachant l'objet de mes desirs ,
 L'ingrat jouit de ma triste colère ;
 Mon désespoir augmente ses plaisirs.
 O bains de Spa , source impure & funeste,
 Puissent les vents & la flâme céleste
 Vous engloutir sous vos marbres rompus !
 Aux tendres cœurs vous causez trop d'alarmes.
 Que d'amours vrais & de pudiques charmes,
 Dans leur saison , vos eaux ont corrompus !

Sans vous, hélas ! ma colombe timide,
Mon Eucharis n'eût point trahi sa foi :
Elle a touché votre rive perfide ,
Ah ! c'en est fait : elle n'est plus à moi.



ÉLÉGIE XI.

Ainsi, lorsque plongé dans ma douleur mortelle

Hier en soupirant j'appellais Eucharis,
 Elle parut soudain ; la voici , me dit-elle,
 Qui cherche son Amant dans les murs de Paris.
 O Dieux ! qu'à son aspect mon ame fut ravie !
 Je courus me jeter dans ses bras amoureux ;
 J'y demeurai long-tems, & plein d'un trouble
 heureux

Je la nommai mon tout , ma lumière , ma vie.
 Je ne me lassais point de contempler ses yeux.

Les ombres cependant enveloppaient les cieux ;
 Eucharis dans son char me conduisit chez elle.
 O char propice , & toi , réduit délicieux,
 Vous savez si son cœur alors paya mon zèle !
 L'œil humide de joie & d'amour enivrés,
 Tête-à-tête à la fin tous les deux nous soupâmes ;
 Je tenais ses genoux entre les miens ferrés,
 Ce doux rapprochement semblait unir nos âmes.
 Ciel ! que le moment fuit ! que les plaisirs sont
 courts !

Déjà la lune errante, aux deux tiers de son cours,
Sous des nuages noirs se perdait éclipfée :
L'airain sonnait minuit, il fallut nous quitter,
Il fut un tems hélas ! plus cher à ma penfée,
Où fascinant les yeux d'une foule infenfée
Je pouvais jufqu'au jour impunément refter.
Aujourd'hui tout s'oppose à mon doux stratagème ;

Un beau-père inquiet prêt à rentrer foudain,
De mes nouveaux argus la vigilance extrême,
Et ce portier rôdant de la cour au jardin.

Mais qui peut arrêter l'impétueufe ivrefle
D'un cœur brûlant d'amour & que le plaifir
prefle ?

Trop certain des périls contre moi raffemblés
Je balançais encor , & mes regards troublés
Attendaient mon arrêt des yeux de mon Amante,
Trois fois , d'un long baifer marquetant fes appas
Je m'éloignai ; trois fois je revins fur mes pas.
Enfin les yeux remplis d'une fureur charmante
La divine Eucharis , un mouchoir à la main ,
Dans l'alcove en riant me pourfuit & m'arrête,
Et du bandeau nocturne environnant ma tête ,
« Le fort en eft jetté , me dit-elle , & demain

» Nous verrons quels détours Vénus que je re-
clame

» Sçaura nous inspirer pour sortir d'embarras.

» Aujourd'hui , cher Amant , je te tiens dans mes
bras ;

» Je n'examine rien , je suis toute à ma flâme.

» Je brave & mes tyrans & leur affreux pouvoir ;

» J'ai trop long-tems languï dans mon lit soli-
taire :

» Le ciel après trois mois me permet de te voir ,

» Que l'on découvre ou non ce fortuné mystère ,

» Tu resteras. » — O Dieux , que j'aimais son
courroux !

Elle vole à la porte , & ferme les verroux ,

A me déshabiller m'enhardit la première ,

Laisse tomber sa jupe , & souffle la lumière.

Cependant le vieillard arrive à petit bruit :

De ma visite étrange aussi-tôt on l'instruit ;

Il monte suffoqué de colère & de rage.

A ce moment fatal , rappelant mon courage ,

J'invoquai tous les Dieux en pareil cas surpris.

Il vient , il heurte , il frappe , il appelle Eucharis.

Eucharis dans mes bras feignait d'être endormie ,

Et n'osait respirer , & ne répondait rien :

Pour moi, je l'avourai, je goûtais quelque bien
A sentir battre ainsi le cœur de mon Amie.
Sans doute le barbare à ma perte obstiné
Feignant de prendre alors le parti le plus sage,
N'en défendit que mieux l'escalier détourné,
Et crut plus sûrement me saisir au passage.
Il se trompait; l'Amour veillait sur mon destin,
Quand la belle Eucharis, un peu vers le matin.
De l'excès des plaisirs eut lassé ma tendresse,
Je lui dis : lève-toi, mon aimable Maîtresse,
Si l'on me voit sortir, ton malheur est certain.
Lève-toi; l'heure fuit, & le jour va renaître;
Il faut tromper ton Père & sauver ton Amant:
L'ombre nous sert encor, profitons du moment,
Seconde mon audace. Alors tout doucement
De mes discrètes mains j'entr'ouvre la fenêtre.
Deux draps encor brûlans de leur lit arrachés,
Doux voiles réservés à des jeux plus paisibles,
L'un à l'autre liés par des nœuds invincibles,
Pendent le long du mur, au balcon attachés.
Eucharis inquiète, en proie à ses alarmes,
Refusait à ce prix de se justifier,
A ces liens douteux n'osait me confier,
Et les couvant encor les trempait de ses larmes.

Enfin , le front couvert , un fer nud sous le bras ,
Rassurant mille fois mon Amante éperdue ,
Je m'élançe d'un saut , glisse le long des draps ,
Le pavé retentit ; & je suis dans la rue.

Amour , seul inventeur de ces heureux larcins ,
Tu dérobas ma fuite aux voleurs assassins ,
Aux passans indiscrets , à la garde sévère !
Non , l'Amant , quel qu'il soit , n'a rien à re-
douter :

Nul mortel à ses jours n'oserait attenter
C'est un Dieu , qu'à genoux le monde entier
révère !

É L É G I E XII.

A E U C H A R I S.

QU'E peut demander aux Dieux
L'Amant qui baise tes yeux
Et qui t'a donné la vie ?
Il ne voit rien sous les cieux
Qu'il regrette ou qu'il envie.

Qu'un autre amasse en paix les épis jaunissans
Que la Beauce nourrit dans ses fertiles plaines ,
Qu'il range sous ses loix vingt troupeaux mugif-
sans ,

Que la pourpre de Tyr abreuve encore ses laines ;
Long-tems avant l'aube du jour
Que l'avidé marchand s'éveille ,
Et quitte sans pitié le maternel séjour ,
Amoureux des travaux qu'il détestait la veille :
Qu'il brave & les sables brûlans ,
Et les glaces hyperborées ;

Qu'il fatigue les mers, qu'il enchaîne les vents,
Pour boire le tokai dans des coupes dorées.
J'aime mieux du soleil éviter les chaleurs

Sous l'humble coudrier soumis à ma puissance,
 Périront les trésors, plutôt que mon absence,
 O ma chère Eucharis, fais couler tes pleurs !
 Que me faut-il à moi ? des routes incertaines
 Sous un ombrage frais, de limpides fontaines,
 Un gazon toujours verd, des parfums & des
 fleurs.

Oui, ma divine Maîtresse,
 Pourvu que sur mon cœur je presse tes appas,
 Qu'importe que la gloire accusant ma paresse
 Agite le laurier qui m'attend sur ses pas ?

Loin du tumulte & des alarmes,
 Je vivrais avec toi dans le fond des forêts :
 Ce bras n'a jusqu'ici manié que des armes ;
 Mais disciple, avec toi, de la blonde Cérés,
 Je ne rougirais pas de dételier moi-même
 Des bœufs fumans sous l'aiguillon,
 De reprendre, le soir, un pénible fillon,
 Et de suivre, à pas lents, le soc de Triptolême.
 Je ne rougirais pas sous mes doigts écumans
 De presser avec toi le nectar des abeilles,
 D'écarter les voleurs & les oiseaux gourmands,
 Ou de compter les fruits qui rompent tes cor-
 beilles.

Avec

Avec toi, d'un front plus riant
J'accueillerais une aimable indigence,
Que si des Dieux, sans toi, la barbare indulgence
Mettait à mes genoux l'Europe & l'Orient.
Que m'importe l'Euphrate & son luxe superbe ?
Que m'importe Paris & son art dangereux ;
Si tous deux enfoncés dans l'épaisseur de l'herbe
Ou dans ces bleds flottans dont l'or sur tes che-
veux,
Ornement importun, vient se courber en gerbe,
Je te trouve plus belle, & moi plus amoureux ?
Ah ! loin des faux plaisirs dont la richesse abonde,
Crois-moi, l'Amant heureux qui seul au fond du
bois
Te caresse au doux bruit & des vents & de l'onde,
Est au-dessus des Rois qui gouvernent le monde,
Est au-dessus des Dieux qui gouvernent les Rois.

ÉLÉGIE XIII.

A EUCHARIS.

SI les vents, la pluie & la foudre,
La nuit, sous un ciel orageux,
Menacent de réduire en poudre
Nos toits ébranlés dans leurs jeux,
Tu te rapproches, tu me presses;
Je sens tes membres agités :
Et triste au sein des voluptés
De nos innombrables caresses
Les Dieux, dis-tu, sont irrités.
Eh ! qu'importe à ces Dieux paisibles
Nourris d'encens sur leurs autels,
L'amour de deux faibles mortels
Qu'eux-même ils ont créés sensibles ?
Quel mal leur fait ce doux plaisir,
Chef-d'œuvre heureux de leur puissance,
Cet éclair de la jouissance
Que l'on peut à peine saisir ?
Les Dieux ne sont point en colère ;
Va, cesse enfin de t'alarmer :

Rejette une erreur populaire ,
Crois-moi, dans la saison de plaisir
Le ciel ne défend point d'aimer.
Aimons, ô ma belle Maîtresse,
Buvons nos vins délicieux ;
Et que dans cette double ivresse ,
La mort au sein de la paresse
Vienné demain fermer nos yeux :
L'Amour par une pente aisée ,
La tête teinte encor de fleurs ,
Loin du triste séjour des pleurs
Te conduira dans l'Élysée.
Là , sous des berceaux toujours verds ,
Au murmure de cent fontaines ,
On voit les ombres incertaines
Danfer , former des pas divers ;
Et l'écho des roches lointaines
Redit les plus aimables vers.
C'est-là que vont régner les Belles
Qui n'ont point trahi leurs sermens ;
C'est-là qu'on place à côté d'elles
Le nombre élu des vrais Amans :
L'enfer est pour les infidèles
Et pour les cœurs indifférens.

É L É G I E X I V.

A U N A M I.

AH ! c'en est trop : crois moi , l'affreuse envie
Se hâte envain de nommer mon vainqueur :
Le doux objet qui m'a repris son cœur ,
Me l'a rendu ; c'est pour toute la vie !
Je défierais & les Rois & les Dieux
De m'enlever désormais sa tendresse ;
L'éclat des rangs importune ses yeux ,
L'Olympe entier n'a rien qui l'intéresse :
Mon Eucharis aux titres orgueilleux
Préfère encor le nom de ma Maîtresse.
Elle aime mieux , quand la rigueur du froid ,
Durant la nuit , attriste la nature ,
S'arranger même au bord d'un lit étroit
Et partager mon humble couverture ,
Que de régner sur cent peuples divers ;
Ou d'étaler aux rives de la Seine
Plus de Palais & de Jardins ouverts
Que n'en eut Rhode & Corinthe & Mycène.

Son cœur enfin ne sçaurait me tromper.
C'est pour moi seul qu'elle veut être belle,
C'est toujours moi que l'on garde à souper.
Mes fiers rivaux alors ont beau frapper,
Heurter, gémir & la nommer cruelle ;
On n'ouvre point : je suis seul avec elle,
Mourant d'amour & d'orgueil enivré.

O mes Amis, dans son temple sacré
Courons en foule adorer la Déesse
Qui des Amans me décerne le prix !
Oui, c'en est fait ; ma dernière vieillesse,
S'écoulera dans le sein d'Eucharis.
Mon Eucharis est à moi dès l'aurore ,
Elle est à moi lorsque le jour s'enfuit ;
Au crépuscule & dans la vaste nuit
Mon Eucharis est à moi seul encore,

É L É G I E X V.

A E U C H A R I S.

QUI ? moi ! j'ai pu d'un air farouche
 Te repouffer dans mon emportement ?
 J'ai pu meurtrir tes bras , noircir ton cou
 charmant ,
 Et bleffer sans pitié les roses de ta bouche ?
 Punis ces dents qui font couler tes pleurs ,
 Je m'offre , sans défense , à ta juste colère ;
 N'épargne pas mes yeux , imite mes fureurs :
 Je conduirai tes coups si ta main délibère.
 Mais pourquoi donc ce rival odieux
 Rôde-t-il sans cesse à ta porte ?
 Pourquoi ces billets qu'on t'apporte
 Avec un soin mystérieux ?
 Que veut cette foule idolâtre
 De papillons dorés , d'insectes orgueilleux
 Qui bourdonne à ta suite & t'annonce en tous
 lieux ?
 Que fais-tu la dernière au sortir du théâtre ?

Que fais-tu la première au temple de nos Dieux ?

Pardonne, ô ma jeune Maîtresse,

Mon cœur s'inquiète aisément.

Je l'avouerai, dans ma fougueuse ivresse,

Je ne sçais point aimer paisiblement.

L'oiseau qui dans ton sein repose mollement

Et de son bec saisit ta langue enchanteresse,

D'un enfant au berceau l'innocente caresse,

Un baiser de ta sœur alarme ma tendresse,

Et désespère ton Amant.

Je suis jaloux de l'ouvrier habile

Qui de ton corps mesure les contours ;

Je suis jaloux de ce marbre immobile

Qui tous les soirs te voit changer d'atours :

Je suis jaloux de toute la nature ;

Et malheureux, jour & nuit tourmenté,

Je crois voir un rival caché dans ta ceinture

Et sous le tissu fin qui voile ta beauté.

Revenez, revenez, doux enfans de Cythère,

Ramenez-nous la paix & les aimables jeux ;

Cachez à mes rivaux mon crime involontaire,

Couvrez ces vils combats des ombres du mystère :

Eucharis me sourit ; ma grace est dans ses yeux.

ÉLÉGIE XVI.

POURQUOI reprocher à ma lyre
 De préluder toujours sur des tons amoureux ?
 Je ne sçaurais former dans mon faible délire
 De plus mâles accords ni des chants plus heureux.

Laiſſons, laiſſons d'un vol agile
 L'ambitieux vaiſſeau fendre les flots amers ;
 D'un timide aviron ma nacelle fragile
 Doit raſer humblement le rivage des mers.
 Dans nos jours trop féconds en diſcordes rebelles,
 Qu'un autre en vers pompeux célèbre les com-
 bats ;

Qu'il chante les héros ; moi je chante les Belles
 De plus tendres fureurs & de plus doux ébats.

Enfant gâté de la pareſſe,
 C'eſt aſſez que Vénus me couronne de fleurs ;
 C'eſt aſſez que l'Amant me liſe à ſa Maîtreſſe,
 Qu'ils m'accordent enſemble un ſourire ou des
 pleurs.

Ah ! ſi d'un tendre amour la fille un jour épriſe
 Me conſulte , en ſecret , ſur ſon trouble naiſſant,

Et vingt fois en sursaut par sa mère surprise ,
Dans son sein entr'ouvert me cache en rougissant,

Je ne veux point d'autre gloire ;

Chez nos neveux indulgens

On chérira ma mémoire ;

Dieu fêté des jeunes gens

Dans mes amours négligens

Ils trouveront leur histoire :

Et si l'Europe aux immortels écrits

Ne mêle point mes chansons périssables ,

On daignera peut-être dans Paris

Me mettre au rang des Poètes aimables.

Fin du Livre premier.

LES AMOURS.

LIVRE SECOND.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

QUAND je perdais les plus beaux de mes jours
Si doucement aux pieds de ma Maîtresse,
J'imaginai, dans ma crédule ivresse,
Qu'un tel bonheur devait durer toujours.
Qu'importe, hélas ! me disais-je à moi-même,
Que le tems vole ? Il doit peu m'alarmer.
Après mille ans peut-on cesser d'aimer
Ce qu'une fois éperdument on aime ?
Quand j'aurai vu, moins bouillant dans mes
vœux,
S'évanouir les erreurs du bel âge ;
Et que mon front dégarni de cheveux
M'avertira qu'il est tems d'être sage :
Rendu pour lors à mes premiers penchans

J'irai , j'irai loin d'un monde volage
De mes aïeux cultiver l'héritage ,
Tondre ma vigne & labourer mes champs.
Dans mon foyer ma compagne fidelle ,
Mon Eucharis viendra donner des loix :
Le doux ramier reconnaîtra sa voix
Et mes agneaux bondiront autour d'elle.
Elle sçaura, dans la saison nouvelle ,
Porter des fleurs au jeune Dieu des bois ;
Elle sçaura, puissant fils de Sémèle ,
T'offrir les dons du plus riche des mois,
Et surcharger ta couronne immortelle
D'un raisin mûr qui rougira ses doigts.
Mon Eucharis fermera ma paupière.
Oui, je mourrai dans ses embrassemens ;
Et là , sans pompe, un jour, la même pierre
Sous des cyprès unira deux Amans.

Je le disais : quelle erreur insensée !
Quel fol espoir enivrait ma pensée !
Les vents, hélas! en tourbillons fougueux
Sur l'Océan ont emporté mes vœux.
Mon Eucharis est trompeuse & parjure.
Qu'ai-je donc fait? Et quelle est son injure?
Ai-je un seul jour, négligeant ses attraits,

A ses beaux yeux coûté de tristes larmes ?
Ai-je , la nuit , dans des festins secrets ,
Par mes clameurs ou mes chants indiscrets ,
En l'éveillant , excité ses alarmes ?
Dans mon malheur si j'ai pu l'offenser ,
Je cours m'offrir à sa main vengeresse :
De tout mon sang je suis prêt d'effacer
Les pleurs jaloux qu'a versés sa tendresse.
Mais tremble , ô toi qui ris de mon tourment !
Tremble ; l'Amour t'en réserve un terrible :
Censeur malin , crains cet arc invincible
Qui d'un seul coup frappe & venge un amant.
Pour avoir ri des maux de la jeunesse ,
A ses chagrins pour avoir insulté ,
Que d'imprudens j'ai vu dans leur vieillesse
Tendre leurs mains aux fers de la beauté ,
Balbutier un aveu ridicule ,
Se parfumer , parer leurs cheveux blancs ,
Et tout transis au pied d'un vestibule
De leur martyre amuser les passans !
Ah ! si je puis , revoyant l'inhumaine ,
Seule un instant du moins l'entretenir :
A ses genoux si le sort me ramène ,
Peut-être hélas ! mes tourmens vont finir.

Mon

Mon Eucharis connaîtra ma tendresse ,
Elle craindra de me désespérer :
Heureux l'Amant quitté de sa Maîtresse ,
Qui la rencontre , & qu'elle voit pleurer !



ÉLÉGIE II.

Je n'ai plus d'Eucharis ; que m'importe la vie ?
O nuit, viens dans ton ombre ensevelir mes yeux !
Je n'ai plus d'Eucharis ; après sa perfidie ,
Je ne veux plus revoir la lumière des cieux.
Moi , qui près d'elle assis dans son char radieux
Marchais environné de la publique envie ,
Moi , qui , paisible Roi , dans son ame affermie
Eclipsais l'univers , effaçais tous les Dieux ;
De sa haine aujourd'hui monument déplorable,
Dans la foule importune esclave confondu ,
Triste , & mouillant de pleurs sa porte inexora-
 ble ,
Hélas ! j'exhale en vain ma plainte misérable ,
Au milieu des frimats sur la pierre étendu.
Le voilà donc le prix de ma longue tendresse !
Qui croira désormais à ses attraits menteurs ?
Après sept ans entiers de bonheur & d'ivresse
Il faut me détacher de ses bras enchanteurs.
Je vais donc maintenant , tel qu'un ramier sau-
 vage

Qui sur le rocher nû lamente ses ennuis ,
Seul dans un lit désert déplorant mon veuvage ,
Mesurer tristement le cercle entier des nuits ?
Du moins , l'Amant trahi d'une Beauté cruelle ,
Qui ne pouvant fléchir ses injustes mépris
Se venge en l'imitant , forme une amour nou-
velle ,

D'un regret moins amer vois ses beaux jours flé-
tris :

Mon sort à moi , mon sort en perdant Eucharis
Est de ne pouvoir plus aimer une autre qu'elle.
Employez l'artifice , étalez mille atours ;
Non , vous ne m'aurez point , orgueilleuses
Maîtresses !

Eucharis a reçu mes premières caresses ,
Eucharis obtiendra mes dernières amours.

ÉLÉGIE III.

A EUCHARIS.

OUI, tout Paris sçait ta noirceur,
 Tout Paris sçait ta perfidie :
 Va chercher maintenant , impie ,
 Quelque stupide adorateur
 Pour exercer ta dure tyrannie !
 Je romps mes fers ; ingrate , je t'oublie ,
 Le désespoir t'arrache de mon cœur.
 Une autre au rang de ma Maîtresse
 Va monter , le front ceint d'un immortal feston :
 Une autre jouira du glorieux renom
 Que t'avait promis ma tendresse.
 Pour elle sur des tons divers
 Montant ma voix , dans mon juste délire
 Je veux des cordes de ma lyre
 Tirer les plus aimables airs ,
 Et la célébrer dans des vers
 Si doux , qu'après soixante hivers

L'Amant se plaise à les relire.
Pour tracer son portrait brillant
Je suivrai, s'il le faut, ma douce fantaisie :
L'aurore au bord de l'Orient
Aura paru moins belle aux peuples de l'Asie ;
Tu pâiras en le voyant
De fureur & de jalousie.
Pardonne, pardonne, Eucharis ;
N'en crois pas mes dédain, n'en crois pas ma
colère :
Nulle autre n'entrera dans mon lit solitaire ,
Nulle autre ne vivra dans mes derniers écrits.
Avant que ta beauté sorte de ma mémoire ,
On verra l'eau suspendre & rebrouffer son cours ;
Le soleil oubliera de dispenser les jours ,
Et le peuple Français de voler à la gloire.
Sois plus coupable encor , je t'aimerai toujours.
Je t'aimerai : voilà ma destinée.
Oui , malgré ton crime odieux ,
Je ne saurais haïr tes yeux ,
Ces yeux encor si chers à mon ame étonnée ,
Ces yeux , mes souverains , mes astres & mes
Dieux.
Cent fois par eux , il m'en souvient , cruelle !

Tu m'as juré de me garder ta foi ;
 Jusqu'au tombeau d'être toujours à moi,
 Et de mourir amoureuse & fidelle.

Tu voulais que ces yeux charmans
 Tout-d'un-coup détachés de leur double paupière
 Punissent ton erreur, si jamais la première
 On te voyait changer & trahir tes sermens.

Et tu peux les lever encore
 Vers ce ciel outragé qu'indignent tes rigueurs ?
 Et tu ne frémis pas d'armer ces Dieux vengeurs
 Que ton impunité trop long-tems déshonore ?
 Dis-moi , qui te forçait d'imiter la pâleur ,
 Et de meurtrir ton sein de tes ongles barbares ?
 Dis-moi qui te forçait , dans ta feinte douleur ,
 De répandre à regret quelques larmes avarés ?

Fiez-vous donc , tristes Amans ,
 Aux soupirs , aux faveurs , aux transports de vos
 Belles

Ah ! croyez-moi , saisissez les instans
 Qui vous sont accordés par elles :
 Il n'est point d'amours éternelles ,
 Il n'est point de plaisirs constans.

É L É G I E I V.

A L A M Ê M E.

Que me sert aujourd'hui dans des nuits plus
heureuses

D'avoir sçu te former aux combats de Vénus ?

Que me sert , en pressant tes lèvres amoureuses,
De t'avoir révélé des secrets inconnus ?

Je suis victime hélas ! de ma propre science ;
Moi-même , à me trahir j'instruisis ta beauté :

Que je dois regretter ton aimable ignorance ,
Ta craintive pudeur & ta simplicité !

Quand ton cœur autrefois couronna ma tendresse,
Tes mains sçavaient à peine agiter des verroux ;
Je t'appris , le premier , par quelle heureuse
adresse ,

On peut , en les tournant , échapper aux jaloux :
Je t'appris l'art si cher à la jeune Maîtresse

D'écarter de son lit un odieux époux.

Malheureux ! en un mot , je t'appris comme on
aime !

Ton orgueil s'enrichit de mes rares secrets.

Du suc brillant des fleurs j'embellis tes attraits ,
 Et remis dans tes mains le fard de Vénus même.
 Nulle Amante bientôt ne sçut mieux effacer
 Le bleuâtre fillon que sur un cou d'albâtre
 Imprime de ses dents un Amant idolâtre ,
 Et ces doux souvenirs qu'on se plaît à tracer.
 Quel prix de tant de soins a donc reçu ton Maître ?
 Un autre impunément jouit de mes leçons.
 Le laboureur du moins recueille ses moissons ,
 Et goûte en paix les fruits que les mains ont fait
 naître.

Un autre , un autre , ô ciel ! conçois-tu mes soup-
 çons ?

Conçois-tu les fureurs de mon ame offensée ?
 Oui , je te vois , ingrate ; & ma triste pensée
 Se figure déjà de combien de façons
 Le barbare te tient , sans pudeur , embrassée.
 Peux-tu me préférer ce rival orgueilleux ,
 Vil suivant de Plutus que l'intérêt dévore ,
 Et dont l'instinct grossier préfère à tes beaux yeux
 Ces trésors criminels qu'aux bornes de l'aurore
 A cachés vainement la prudence des Dieux ?
 Oses-tu bien presser de tes mains caressantes
 Ce cœur inexorable aux travaux endurci ,

Qui trois & quatre fois, sous un ciel obscurci,
N'a pas craint d'affronter les deux mers frémissantes,
Et des chiens de Scylla les clameurs gémissantes,
Et ces gouffres profonds tournoyans sous ses pas ?
Penses-tu qu'amoureux de son doux esclavage,
Désormais il renonce à quitter le rivage ?
On dit que l'inhumain méprisant tes appas,
Déjà prêt à partir sur la foi d'une étoile,
Redemande des vents, fait déployer la voile,
Et de ton lit oisif veut courir au trépas.
Que je plains ta douleur, Amante infortunée !
Combien tu pleureras ton fol égarement !
Malgré ton crime, hélas ! de plaisirs couronnée,
Puisses-tu ne jamais connaître le tourment
D'aimer, comme je t'aime, & d'être abandonnée !

É L É G I E V.

Je vous revois , ombrage solitaire ,
Lit de verdure impénétrable au jour ,
De mes plaisirs discret dépositaire ,
Temple charmant où j'ai connu l'Amour,
O souvenir trop cher à ma tendresse !
J'entends l'écho des rochers d'alentour
Redire encor le nom de ma Maîtresse ;
Je vous revois , délicieux séjour !
Mais ces momens de bonheur & d'ivresse ,
Ces doux momens sont perdus sans retour.
C'est-là , c'est-là qu'au printems de ma vie ,
En la voyant je me sentis brûler
D'un feu soudain : je ne pus lui parler ;
Et la lumière à mes yeux fut ravie.
C'est-là qu'un soir j'osai prendre sa main
Et la baiser d'un air timide & sage :
C'est-là qu'un soir j'osai bien davantage ;
Rapidement je fis battre son sein ,
Et la rougeur colora son visage,
C'est-là qu'un soir je la surpris au bain.

**Je vois plus loin la grotte fortunée ,
Où dans mes bras soumise , abandonnée ,
Les nœuds défaits & les cheveux épars ,
De son vainqueur évitant les regards ,
Mon Eucharis heureuse & confondue
Pleura long-tems sa liberté perdue.
Le lendemain , de ses doigts délicats
Elle pinçait les cordes de sa lyre ;
Et l'œil en feu , dans son nouveau délire ,
Elle chantait l'amour & ses combats.
A ses genoux , j'accompagnais tout bas
Ces airs touchans que l'amour même inspire ,
Que malgré soi l'on se plaît à redire
L'instant d'après. Alors plus enflammé
Je m'écriais : non , Corine & Thémire ,
Céphise , Aglaure & la brune Zulmé
Qu'on vante tant , ne sont rien auprès d'elle !
Mon Eucharis est sur-tout plus fidelle ,
Je suis bien sûr d'être toujours aimé !
La nuit survint ; asyle humble & champêtre ,
Long corridor interdit aux jaloux ,
Tu protégeas mes larcins les plus doux.
Combien de fois j'entrai par la fenêtre
Quand sa pudeur m'opposait des verroux !**

Combien de fois dans l'enceinte profonde
 De ces ruisseaux en fuyant retenus,
 Au jour baissant, je vis ses charmes nus
 En se plongeant embrassés de leur onde,
 Et sur les flots quelque-tems soutenus !
 Je croyais voir ou Diane, ou Vénus
 Sortant des mers pour embellir le monde !
 Combien de fois, au sein même des eaux
 Qu'elle entr'ouvrait, me plongeant après elle,
 Et la pressant sur un lit de roseaux,
 Je découvris une source nouvelle
 De voluptés, dans ces antres nouveaux !
 O voluptés, délices du bel âge,
 Plaisirs, Amours, qu'êtes-vous devenus ?
 Je crois errer sur des bords inconnus
 Et ne retrouve ici que votre image.
 Dans ce bois sombre en cyprès transformé
 Je n'entends plus qu'un triste & long murmure,
 Ce vallon frais par les monts renfermé
 N'offre à mes yeux qu'une aride verdure ;
 L'oiseau se tait, l'air est moins parfumé,
 Et ce ruisseau roule une onde moins pure :
 Tout est changé pour moi dans la nature :
 Tout m'y déplaît ; je ne suis plus aimé.

É L É G I E V I.

A U N R I V A L.

Tu ris dans ta barbare ivresse
Des maux qu'endure mon amour :
Objet des caprices d'un jour,
Triomphe, insulte à ma détresse,
Triomphe, crois-moi; le tems presse,
Demain ta crédule tendresse
Gémira peut-être à son tour.
Crois-tu déjà que l'infidelle
Pour toi parfume ses cheveux ?
On sçait quel jeune ambitieux
Est en secret préféré d'elle :
Tu n'es plus rien ; c'est à ses yeux
Que l'ingrate veut être belle.
Tu ne connais pas les dédains
De cette amante impérieuse ,
Et sa colère impétueuse
Et ses caprices inhumains.
La paille errante & passagère

Qui dans l'air tourne en s'élevant,
La laine éparse au gré du vent,
La feuille du tremble mouvant
Est moins inconstante & légère.
Cent fois plus terrible en ses jeux
Que la cascade vagabonde
Qui des Appennins orageux
Se précipite, écume, gronde,
Et roule dans les champs fangeux ;
Ou que la mer Adriatique,
Quand des bords d'Europe & d'Afrique
Deux vents déchaînés dans les airs,
Jusques dans le sein de Venise
Sur le dos de Neptune assise
Font bouillonner les flots amers.

É L É G I E V I I.

A E U C H A R I S.

QUI t'aimera jamais comme je t'aime ?
 Dans tes yeux seuls qui mettra son bonheur ?
 Reviens, ô mon bien suprême,
 Entre mes bras abjure ton erreur,
 Reviens, crois-moi, mon visage
 N'est point si changé du tems :
 Vois sur mon front ces cheveux bruns flottans,
 De la vieillesse ont-ils senti l'outrage ?
 Ne rougis point de mon âge ;
 Je compte à peine un lustre après vingt ans.
 Je suis cher à Vénus, cher au Dieu de la Thrace ;
 Au milieu des festins je bois le vin mouffieux :
 Émule de Chapelle & disciple d'Horace,
 Par fois son luth avec grace
 A retenti sous mes doigts paresseux.
QUI sçait mieux, à pas lents, dans une nuit
 obscure
 Chercher furtivement l'objet de ses desirs,
 Déposer des baisers sans le moindre murmure

Et varier , suspendre , ou hâter les plaisirs !
Tu pleureras un jour ta rigueur imprudente ;
De mon amour trop tard tu connaîtras le prix :
Dès demain , dès ce soir , mon ame indépen-
dante

Peut châtier tes superbes mépris.

Déjà , déjà vingt Beautés dans Paris
M'offrent leur cœur , & briguent ma tendresse ;
J'en sçais même une , ô ma belle Maîtresse ,
Qui se vante tout haut d'être mon Eucharis.

Reviens , avant qu'une étrangère
Près de moi , vers minuit , se glisse entre deux
draps ,

Et sur mon lit défait , en chemise légère ,
Le lendemain matin repose dans mes bras.
Oui , reviens , à ce prix , ma Compagne adorable ,
Ton Ami se soumet à la plus dure loi :

Et si jamais il ose devant toi
Louer , regarder même un seul objet aimable ;
Puisse , le jour entier , dans tes yeux menaçans
Ses yeux chercher en vain le pardon qu'il im-
ploie ,

Et ta porte insensible à ses cris gémissans
Ne point s'ouvrir avant l'aurore !

Songes-y bien ; la coupable Beauté
Que nul Amant n'a pu trouver constante ,
Dans son automne expiant sa fierté
Seule en un coin , plaintive & gémissante,
A la lueur d'une lampe mourante
Couduit l'aiguille , ou d'une main tremblante
Tourne un fuseau de ses pleurs humecté.

En la voyant , la maligne jeunesse

Triomphe , & rit de sa douleur.

L'Amour armé d'un fouet vengeur

De desirs impuissans tourmente la vieillesse :

Elle implore Vénus ; mais la fière Déesse

Détourne ses regards , & lui répond sans cesse

Qu'elle a mérité son malheur.

ÉLÉGIE VIII.

A M. LE COMTE DE P.

TOUT s'anime dans la nature,
Doux Avril, tu descends des airs :
Vénus détache sa ceinture ;
Les fleurs émaillent la verdure ,
Et l'oiseau reprend ses concerts.
Quittez le brouillard de la ville
Et ses embarras indiscrets ;
Paissible habitant du marais ,
Courez dans ce vallon fertile
Qu'ont embelli Flore & Cérès ,
De la campagne renaissante
Respirer les douces odeurs ,
Et sur l'épine blanchissante
Cueillir ses premières faveurs.
Aux champs le printems vous appelle ;
Ah ! profitez de ses beaux jours.
Heureux favori des Amours ,
C'est pour vous qu'il se renouvelle :
Pour moi la peine est éternelle ,
Et l'hiver durera toujours.

É L É G I E I X.

A M. LE CHEVALIER DE P.

Je perds la moitié de moi-même,
Et tu me défends de pleurer !
Ami , qui pourrait endurer
Mon infortune & ma douleur extrême ?
Un autre , ô ciel ! de plaisir éperdu
Contre son cœur pressera l'infidelle ?
Un autre dormira près d'elle
Jusqu'au milieu du jour , à ma place étendu !
Et moi , pour prix de mes ardeurs sincères
Trahi , quitté dans l'âge des amours ,
Hélas ! je verrai pour toujours ,
Comme des ombres mensongères ,
S'évanouir mes heures les plus chères ,
Les plaisirs séduisants , les voluptés légères ,
Sans verser des larmes amères
Et sans tourner les yeux vers mes premiers beaux
jours ?
Non , de ce courage suprême

Mon cœur est bien loin de s'armer ;
 Quiconque en perdant ce qu'il aime
 Peut se résoudre à vivre , est indigne d'aimer.
 Ne me reproches plus ma honteuse faiblesse ;
 Tibulle a tant pleuré sa chère Neœra !
 Nous sçavons tous par cœur ces vers pleins de
 mollesse

Que loin de ses amours Pétrarque soupira.
 Toi-même enfin , quand ta belle Maîtresse,
 Celle que tu chéris cent fois plus que tes yeux,
 Premier objet de ta vive tendresse ,
 T'exila sans pitié de son lit amoureux ;
 Souillé d'une indigne poussière ,
 Tremblant , égaré , furieux ,
 De tes deux mains arrachant tes cheveux ,
 Je t'ai vu dans mes bras abhorrer la lumière ,
 Et te plaindre à la fois des mortels & des Dieux.
 Eh ! qui dans l'univers ignore tes alarmes ?
 Quel cœur à tes chagrins n'a point donné de
 larmes ?

Du Pinde & de Paphos tous les antres émus
 Ont retenti cent fois du nom d'Éléonore ;
 Dans les vallons d'Hybla, sur le sommet d'Hémus,
 Les rochers attendris le repètent encore.

É L É G I E X.

A E U C H A R I S.

LE Ciel , hélas ! veut venger mes injures ;

Le Ciel punit ton infidélité :

Tu perds déjà ta fraîcheur , ta beauté ,

Ton doux éclat , & ces cheveux parjures

Dont l'or superbe enivrait ta fierté.

Combien de fois je t'avais prévenue ?

« Mon Eucharis , fuis les jeunes Amans :

» Sois dans tes mœurs discrète , retenue ;

» Ne perds jamais ta pudeur ingénue ,

» Et garde-toi d'oublier tes sermens !

» Il est des Dieux : si tu trahis ma flâme ,

» A leurs regards ne crois pas échapper ;

» Il est des Dieux qu'on ne sçaurait tromper :

» Tremble , Eucharis ; ils lisent dans ton ame ,

» Et puniront d'un éternel regret

» Le seul transport d'un desir indiscret ».

Je te l'ai dit : & je me souviens même

Qu'en le disant , les yeux de pleurs noyés ,

Je te ferais dans mon désordre extrême
Les deux genoux , & baifais tes deux pieds.

Alors , alors tu jurais , ô ma vie,
Que nul Amant ne tenterait ta foi ;
Et qu'à moi seul ta jeunesse affermie
Refuserait même le cœur d'un Roi ,
Quand son amour aux deux bords de la Loire,
De vingt châteaux doterait tes appas ;
Quand te couvrant des rayons de sa gloire ,
Du lit au trône il conduirait tes pas.

Avec ces mots, dans la nuit la plus noire
Ton art divin me ferait voir les cieux.
Bien plus ; des pleurs s'échappant de tes yeux
Mouillaient ta joue , & parcouraient tes charmes,
Que je rougis de ma simplicité !
Oui , tu pleurais ; & moi tout agité ,
Contre moi-même en secret irrité,
Je m'en voulais de causer tes alarmes ,
Crédule , hélas ! & j'essuyais tes larmes.

C'en est donc fait : ta main brise nos fers ;
En me quittant tu ris encor , traîtresse ?
Songe du moins aux maux que j'ai soufferts
Pour retenir ta volage tendresse.
Tu le fçais bien ; ton esclave amoureux

N'a redouté ni les vents ni la pluie,
Ni le soleil, ni le froid rigoureux,
Ni les torrens roulans des rocs affreux,
Ni Jupiter sous un ciel en furie.
Et qui, dis-moi, célébra ta beauté?
Paris encore est plein de mon délire;
Sept ans entiers j'ai chanté sur ma lyre
Et ta constance & ma félicité.
En te voyant, si la foule soupire,
Si tous les cœurs te décernent l'empire
Des Dées, reines de l'univers;
Ingrate, hélas! tu le dois à mes vers.
Oui je voudrais dans la flâme rapide
Anéantir ces vers adulateurs :
Oui, je voudrais que l'Océan avide
Eût englouti mes écrits imposteurs.
On connaîtra malgré-moi l'infidelle;
Vainqueur du tems, son nom vivra toujours :
On oubliera qu'elle a troublé mes jours,
Et les Amans ne parleront que d'elle.

É L É G I E X I.

A M E S S I E U R S D E P.

J'AI souvent effayé de noyer dans le vin
 Ma peine & mes tristes alarmes :
 O Bacchus , ton nectâr divin
 S'aigrifait sur mon cœur , & se tournait en lar-
 mes.

J'ai souvent effayé , dans la longueur des nuits,
 D'accorder sous mes doigts la lyre de Chapelle ;
 Les vers n'ont pu distraire mes ennuis ,
 Et malgré moi , je chantais l'infidelle.

Enfin , je l'avouerais , dans mes bras amoureux ,
J'ai tenu quelquefois une autre enchanteresse :
 Mais tout d'un coup , au fort de mon ivresse ,
 Quand je touchais au moment d'être heureux ,
 Le souvenir de ma Maîtresse

Venait faifir mon cœur & glacer ma tendresse ,
 Et je sentais expirer tous mes feux.

Que n'ai-je point tenté ? Dieux ! qu'il est difficile
 D'abjurer promptement de fi longues amours !

Tant

Tant que le même mur nous servira d'asyle,
Tant que le même ciel éclairera nos jours,
Hélas ! je le sens bien , je l'aimerai toujours.

Si vous voulez que je l'oublie,
O mes amis , partons , ôtez - moi de ses yeux :
Pour de lointains climats abandonnons ces lieux,
Courons interroger les champs de l'Italie ,
Et lui redemander ses Héros & ses Dieux !
Fuyons. Adieu remparts , superbe promenade,
Dont les ormes touffus environnent Paris ;
Adieu , bronze adoré du plus grand des Henris :
Adieu , Louvre immortel , pompeuse colonnade ;
Adieu surtout , adieu trop ingrate Eucharis !

Je le verrai ce beau ciel de Provence,
Ces vallons odorans tout peuplés d'orangers,
Où l'on dit qu'autrefois des Poètes bergers
Les premiers dans leurs vers marquèrent la ca-
dence.

Je verrai ce paisible port ,
Et les antiques tours de la riche Marseilles.
Nos vaisseaux sont - ils prêts ? Pouffez - nous
loin du bord ,
Compagnons , courbez - vous sur des rames pa-
reilles

Fendez légèrement le dos des flots amers ,
Abandonnez la voile au souffle qui l'entraîne :

Le Zéphir règne dans les airs ,
Et mollement porté sur la mer de Tyrrène ,
Je découvre déjà la ville des Césars ,
Rome , en guerriers fameux autrefois si féconde,
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux
Arts ,

L'oracle de vingt Rois & le temple du monde.
Voilà donc les foyers des fils de Scipion ,
Et des fiers descendans du demi-dieu du Tibre ?
Voilà ce Capitole , & ce beau Panthéon
Où semble encore errer l'ombre d'un peuple libre ?
O qui me nommera tous ces marbres épars,
Et ces grands monumens dont mon ame est frap-
pée !

Montons au Vatican, courons au champ de Mars,
Au Portique d'Auguste , à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenait le soir à côté d'Hypsithille ?
Citoyens , s'il en est que réveille ma voix ,
Montrez-moi la maison d'Horace & de Virgile !

Avec quel doux saisissement
Ton livre en main, voluptueux Horace ,

Je parcourrai ces bois & ce coteau charmant
Que ta Muse a décrits dans des vers pleins de
grâce ,

De ton goût délicat éternel monument !

J'irai dans tes champs de Sabine ,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers

Qui couvrent encor la ruine

De tes modestes bains , de tes humbles celliers :

J'irai chercher d'un œil avide

De leurs débris sacrés un reste enseveli ,

Et dans ce désert embelli

Par l'Anio grondant dans sa chute rapide ,

Respirer la poussière humide

Des cascades de Tivoli.

Puissé-je hélas ! au doux bruit de leur onde

Finir mes jours , ainsi que mes revers !

Ce petit coin de l'univers

Rit plus à mes regards que le reste du monde.

L'olive , le citron , la noix chère à Palès

Y rompent de leurs poids les branches gémissantes ;

Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes

Ne portent point envie aux raisins de Calès.

Là , le printems est long & l'hiver sans froidures

Là, croissent des gazons d'éternelle verdure :
Là peut-être, l'étude & l'absence & le tems
Peurront bannir de ma mémoire
Un amour insensé qui ternit trop ma gloire,
Et dont le vain délire abrégea mes instans.



É L É G I E XII.

OUI, c'en est fait, je demeure en ces lieux ;
Je borne ici ma course vagabonde :
De ces longs pins le deuil religieux
Convient hélas ! à ma douleur profonde ;
Tranquille, au loin, je n'entends sous les cieux
Que le bruit sourd de l'Océan qui gronde.
Je puis donc seul verser enfin des pleurs,
Et dans les airs exhaler mon martyre ?
Si quelque Nymphé apprenant mes malheurs
Aux rocs émus ne court point les redire.
Je puis donc seul de lamentables cris
Lasser en paix ces vastes solitudes ?
D'où reprendrai-je, inhumaine Eucharis,
Tes désirs vains, tes injustes mépris,
Et tes noirceurs & tes ingrattitudes ?
Ils sont passés ces jours délicieux
Où tout rempli de ma première ivresse,
Sans nul soupçon, sans reproche odieux,
Sûr d'être aimé de ma belle Maîtresse,
Par mon bonheur je surpassais les Dieux.

Depuis long-temps sa fatale colère
D'ennuis amers a trop su me nourrir ;
Je perds son cœur , je cesse de lui plaire ,
De ma douleur je n'ai plus qu'à mourir.
Oui , j'en mourrai ; voilà mon espérance.
Je vois déjà mon étoile pâlir ;
Lassé du jour , lassé de ma souffrance ,
Dans le Cocyte , avec indifférence ,
Comme un torrent , je cours m'ensevelir.
Approchez-vous pour fermer ma paupière ,
Approchez-vous , peuple cher à Vénus ?
Votre ami touche à son heure dernière ;
Bientôt hélas ! Myfis ne sera plus.

O qui pourra me voir ainsi descendre
Dans le cercueil , à la fleur de mes jours ?
Qui ne voudra toucher au moins la cendre
Du paresseux qui chanta les amours ?
Là , je le sais , nul orateur célèbre
N'étalera d'éloquentes douleurs.

Mais sur ma tombe on sèmera des fleurs ;
Mais nul amant de la pompe funèbre
Ne reviendra , sans répandre des pleurs.

A la pitié toi seule inaccessible ,
Toi seule , ingrate & coupable Beauté ,

L I V R E II.

79

Contempleras d'un œil sec & paisible
La place encor où ce cœur trop sensible
Déplorera ton infidélité.
O mes amis ! pour consoler mon ombre ,
Transportez-moi sous les rians berceaux
De Feuillancour , dans ce bois frais & sombre
Entrecoupé de mobiles ruisseaux :
Dans ce Tibur solitaire & champêtre
Aux jeux , aux ris , aux plaisirs consacré ;
Dans ce vallon tant de fois célébré ,
Où maintenant vous m'appellez peut-être !
Là , mes amis , au pied d'un jeune hêtre ,
D'une onde pure en tout tems abreuvé ,
Que mon tombeau soit sans pompe élevé ;
Et que vos mains y prennent soin d'écrire
Ces vers , qu'un jour du haut du grand chemin
Le voyageur qui monte à Saint-Germain
Tout en courant s'empressera de lire :
« Ci gît hélas ! un Amant trop épris
» Des doux attraits d'une Beauté cruelle ;
» Tout son destin fut d'aimer Eucharis ,
» Et de mourir abandonné par elle ».

ÉLÉGIE XIII.

BRISONS cette lyre inutile,
Eucharis n'entend plus mes airs :
Quittons les bois de Lucretile
Et l'empire du Dieu des vers.
Cherchez désormais qui vous chante,
O mère des tendres Amours :
Je perds l'illusion touchante
Qui seule embellissait mes jours.
Doux plaisirs, voluptés légères,
Et vous, Maîtresses mensongères,
Je vous dis adieu pour toujours.

Mon vaisseau battu par l'orage
A fui sous les flots écumans ;
Par le péril rendu plus sage,
J'abjure mes égaremens ;
Je gagne le port à la nage,
Et sur le sable du rivage
Je dépose mes vêtemens,
Pour instruire de mon naufrage
Le peuple insensé des Amans ,

Fin du Livre second.

LES AMOURS.

LIVRE TROISIEME.

ÉLÉGIE PREMIERE.

A MA MUSE.

AMOUR le veut ; retournons à Cythère :
Muse , renonce à tes sages loifirs.
Ce dur enfant sur mon luth tributaire
M'ordonne encor de vanter ses plaisirs.
N'irritons pas son humeur volontaire ,
Obéifions , quelques foient ses projets :
Ma Muse , un jour , tranquille & folitaire ,
Tu traiteras de plus nobles fujets.
Tu chanteras nos forces renaiffantes ,
D'un règne heureux monumens immortels ,
Nos bords couverts d'enseignes menaçantes ,
Sous nos vaiffeaux les deux mers blanchiffantes »

Et l'Amérique embrassant nos autels.
Tu nous peindras de son triple tonnerre
Louis armé pour maintenir ses droits ,
Donnant la paix au reste de la terre ,
Humiliant la superbe Angleterre,
Et de son joug affranchissant vingt Rois.
Dis maintenant les faveurs des Bergères ,
Et les larcins des fortunés Amans ,
Leurs démêlés , leurs fureurs passagères,
Et leurs transports & même leurs tourmens.
Je reprendrai les molles Élégies :
Courez , mes vers , sur des pieds inégaux ,
Et ramenez au milieu des Orgies
Tous les Amours en triomphe à Paphos.
Applaudissez , ô Nymphes du Permesse !
Tressez des fleurs pour votre nourrisson :
Entourez-moi , tendre & belle jeunesse ;
Je tiens pour vous école de sagesse ,
Écoutez bien ma dernière leçon.
Heureux cent fois , heureux l'objet aimable
Dont le doux nom couronnera mes vers !
Mes vers feront un monument durable
De sa beauté qu'encensa l'univers.
Thèbes n'est plus : tout ce vaste rivage

N'est qu'un amas de tombeaux éclatans.
Sparte , Ilion , Babylone & Carthage
Ont disparu sous les efforts du tems.
Le tems , un jour , détruira nos murailles
Et ces jardins par la Seine embellis ;
Ee tems , un jour , aux plaines de Versailles
Sous la charrue écrasera les lis.
Ne craignez rien de sa rigueur extrême ,
O charme heureux de mes derniers beaux jours !
Regardez-vous , & songez qui vous aime ;
Du ciel le tems a chassé les Dieux même ,
Ils sont tombés ; mais vous vivrez toujours ,

ÉLÉGIE II.

A CATTILIE.

VA, ne crains pas que je l'oublie
 Ce jour, ce fortuné moment,
 Où pleins d'amour & de folie,
 Tous les deux, sans savoir comment,
 Dans un rapide emportement,
 Nous fîmes le tendre serment
 De nous aimer toute la vie.

Tu n'avais pas encor seize ans :

Les jeux seuls occupaient ta naïve ignorance,
 Tes plaisirs étaient purs & tes goûts innocens;
 L'œil baissé, tu voyais avec indifférence
 S'arrondir de ton sein les trésors ravissans.
 De ces dons précieux je t'enseignai l'usage,
 Je sentis sous mes doigts le marbre s'animer;
 La pudeur colora les lis de ton visage,
 Ton tendre cœur s'ouvrit au doux besoin d'aimer.

Te souvient-il de ces belles soirées

Où dans le bois touffu nous respirions le frais ?

Entre

Entre ta sœur & ta mère égarées

Mes mains sçavaient toujours rencontrer tes
attraits.

De mon bras gauche étendu par derrière,

Je te ferrais mollement sur mon cœur ;

A leurs côtés je baisais ta paupière ,

Et ce péril augmentait mon bonheur.

Enfin je l'ai cueilli ce prix de ma tendresse

Que tes cris refusaient à mon juste desir ;

Tu sçais avec combien d'adresse

Malgré toi , par degrés, il fallut le saisir.

Tu frémis de douleur ; tu répandis des larmes :

Mais un Dieu qui survint dissipa tes alarmes ,

Et le plaisir guérit l'ouvrage du plaisir.

Prémices de l'amour , délicieuse yvresse ,

Ah ! que ne durez-vous toujours ?

Plaisirs dont l'enfance intéresse ,

Ne fuyez pas si vite , arrêtez ; qui vous presse ?

Votre aurore vaut seule un siècle de beaux jours !

Eh ! qui peut remplacer l'erreur enchanteresse

Où s'abandonne alors un Amant éperdu ?

Le breuvage divin qu'a goûté sa Maîtresse ,

Le fruit que sa bouche a mordu ,

Son baiser du matin , sa première caresse ,

L'attente d'un bonheur mille fois suspendu ,
Et ce mot si touchant , ce seul mot : *je vous aime* ,
Est peut-être aussi doux que la volupté même.

O ma Divinité suprême ,
Prolongeons , s'il se peut , des momens aussi
courts !

Laiſſons-là la vieilleſſe & tous ſes vains diſcours.
Je foule aux pieds ces biens que le vulgaire envie ;
Dans tes bras amoureux j'acheverais ma vie
Loin du bruit des cités , & du faſte des cours.

Transportez-moi ſous le pôle du monde ,
Dans ces déferts glacés où tout couvert de peaux ,
Seul , errant triſtement dans une nuit profonde ,
Le Lapon emporté ſur de légers traîneaux
Promène inceſſamment ſa hutte vagabonde :

Transportez - moi ſous l'ardent Équateur ,
Dans les ſables mouvans de l'inculte Lybie ;
Oui , j'aimerai toujours les yeux de Catilie ,
Oui , j'aimerai toujours ſon ſourire enchanſeur.

É L É G I E I I I .

A L A M Ê M E .

SONGES - y bien , ma Bergère ,
Une heure après le lever
De l'étoile de ta mère ,
Dans ton réduit solitaire
Ce soir j'irai te trouver.
La nuit de crêpes couverte
Protégera nos plaisirs ;
Laisse ta porte entr'ouverte
Au tendre essaim des desirs.
Écarte de mon passage
Tout fer , ou marbre inhumain ;
Et d'un pied discret & sage
Interrogeant le chemin ,
Si mon doux péril te touche ,
Fais qu'au signal de ma bouche
Je rencontre encor ta main
Pour me guider vers ta couche.
Ciel ! que ce tems si léger

Paraît long , quand on espère!
Le soleil sous l'hémisphère
Ne veut donc pas se plonger ?
Accourez , humides heures
Qui présidez à la nuit :
Répandez sur nos demeures
Ce calme heureux qui vous suit.
O fleurs , pressez-vous d'éclore
Pour mes desseins les plus doux :
Et toi , sommeil que j'implore ,
Jusqu'au retour de l'aurore
Assoupis l'œil des jaloux !



É L É G I E I V .

L A V E I L L É E .

J'A V A I S signalé ma tendresse ;
L'Amour applaudissait , j'étais égal aux Dieux.
Accablé de langueurs , de fatigue & d'ivresse ,
 Entre les bras de ma Maîtresse .
Le doux sommeil avait fermé mes yeux.
 Elle qui n'est plus écolière
Dans l'art qu'elle a , sous moi , n'aguères com-
 mencé ,
De sa bouche amoureuse entr'ouvrit ma pau-
 pière ,
Et d'un son de voix doux à l'oreille adressé :
 Tu dors , paresseux , me dit-elle ?
 Regarde , il n'est pas encor jour.
 Tu dors à l'heure la plus belle
Que le cercle des nuits ramène pour l'amour :
 Laissons , laissons la diligente Aurore
S'arracher , sans pitié , du lit de son Amant ;
Jouissons , nous mortels , profitons du moment :

Qui fait hélas ! demain si nous serons encore ?
Viens , je brûle ; écartons ces voiles indiscrets !
Prends-moi : contre ton sein que je meure en-
chaînée !

Recommençons nos jeux ; invoquons Dionée :
Veillons , tu dormiras après ,
Si tu veux , toute la journée.



É L É G I E V .

L A M O I S S O N .

MA Maîtresse retourne à sa maison des champs :
Quel cœur barbare & dur peut rester à la ville ?
Fuyons, dérobons-nous à sa pompe servile,
A ses frivolités, à ses discours méchans.

Loin des remparts poudreux qu'arrose en vain
la Seine

Courons des fruits vermeils admirer les couleurs,
Et sous le frais abri des forêts de Vincenne
Du Lion dévorant éviter les chaleurs.

Viens, l'autel est paré ; viens, la victime est prête :
Descends du haut des Cieux, bienfaisante Cérès !
Prends ta faucille en main , & couronne ta tête
De bluets & d'épis , trésors de tes guérets.

O mes Lares , ce jour doit être un jour de fête ,
Des plus riants festons j'ornerai vos portraits.
Écartez loin de nous & la pluie & l'orage ,
D'un jour tranquille & pur éclairez nos moissons.

Voyez-vous ces vieillards, ces filles, ces garçons,
Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ou-
vrage,

Et détonne gaiment de rustiques chansons ?

Ils vont de rang en rang : sous leur main dili-
gente

Déjà ces longs tuyaux d'énormes grains chargés

Tombent sur les sillons, en faisceaux partagés.

Le van chasse dans l'air une paille indigente ;

La terre au loin gémit sous l'effort des batteurs :

Vers le soir, au château la troupe cantonnée

Se délasse en riant du poids de la journée,

Et le plaisir succède à ces soins enchanteurs.

Amis, qu'attendez-vous ? Mêlons-nous à la danse

De ces pâtres joyeux, folâtrants sous l'ormeau :

Le flageolet aigu marque assez la cadence ;

Conduisons tour-à-tour les Belles du hameau.

Qu'on tire cent flacons de la glace pilée,

Versez-moi d'un vin frais qui ternit le cristal :

Je ne rougirai point, ce soir, dans la vallée

De vous suivre en tremblant & d'un pas inégal.

Tout sied en ce beau jour. Buvons à Catilie,

Buvons à Nivernais, buvons à Maillebois !

Et vous, soutien du trône, espoir de la Patrie,

**Mon Protecteur , mon Maître , auguste Fils des
Rois ,**

Encouragez ma Muse & soutenez ma voix.

Je chante les jardins & le Dieu des campagnes ,

Pan , qui jadis enfla des roseaux sous ses doigts ,

Et modulant des airs au penchant des montagnes

Rassemblea les mortels dispersés dans les bois.

**C'est lui qui , le premier , au gland tombé des
chênes**

Fit succéder l'olive & les dons des vergers :

La feuille alors couvrit l'asyle des bergers ;

Et le sol altéré but les sources prochaines.

Alors on maria la vigne au peuplier ;

Sous les pressoirs rougis des flots de vin coulèrent :

Le taureau sous le joug apprit à se plier ,

Et sur un double essieu les chars pesans roulèrent.

**Qui n'aimerait les champs ? aux champs règne la
paix.**

On y trouve un ciel pur , des ombrages épais.

**De moissons dans l'été , de fruits mûrs dans l'au-
tomne ,**

**De bouquets au printems l'humble pré se cou-
ronne.**

Les vrais plaisirs aux champs ont fixé leur séjour :

On y craint plus les Dieux, on y fait mieux l'a-
mour.

L'Amour même, entouré de coursiers indociles,
De troupeaux mugiffans, dans un bocage est né,
De myrte & de jasmin son berceau fut orné.
Le pressant dans leurs bras, les Nymphes trop
faciles

N'osaient point corriger un enfant obstiné
Qui déjà nuit & jour s'abreuvait de ses larmes.
C'est-là qu'en grandissant, il essaya ses armes.
Ses premiers traits, dit-on, se perdaient au ha-
sard ;

Son arc & son carquois accablaient sa faiblesse.
Ciel ! qu'Amour a depuis profité dans cet art !
Je l'ai bien éprouvé. Malheur à ceux qu'il blesse !
Malheur même aux Amans qu'il daignerait flatter !
C'est quand l'Amour sourit qu'il est à redouter ;
N'importe ; saisissons ses faveurs passagères,
Hâtons-nous de jouir, careffons nos Bergères ;
Livrons-nous à leur foi, mais sans trop y compter.

É L É G I E V I.

L E S B A I S E R S.

DIEUX ! que ta bouche est parfumée !
 Donne-moi donc vite un baiser.
 Encore un , ô ma Bien-aimée ,
 De quel feu dévorant je me sens embrâser !
 Prends ! sois heureux : en voilà vingt , Bathile ,
 En voilà trente , en voilà cent en sus.
 Est-ce assez ? - Non. - Je t'en donne encor mille.
 Es-tu content ? - Las ! je brûle encor plus !
 Et combien donc , ingrat , pour appaiser ta flâme
 Te faut-il aujourd'hui de baisers amoureux ?
 Autant , répondis-je , ô mon ame ,
 Que Septembre mûrit sur les côteaux pierreux
 De Pomar ou d'Arbois , de raisins favoureux :
 Autant qu'on voit d'épis jaunissans dans la plaine,
 Ou de grains entassés dans le sable des mers ;
 Autant qu'on voit briller dans une nuit sereine
 D'étoiles , de soleils & de mondes divers.
 Quand tu m'en donnerais dès la naissante aurore ,

Quand tu m'en donnerais jusqu'au déclin du
jour ;
Plus altéré, le soir, le soir, mourant d'amour
Je t'en demanderais encore.



É L É G I E V I I.

A C A T I L I E.

QUAND ton ami se désespère,
 Ingrate, au lit oisieux qui peut te retenir ?
 Il est minuit, tout dort ; je n'entends plus ta mère :
 Tous les feux sont éteints ; qu'attends-tu pour
 venir ?

Sous tes doigts ma porte docile
 Est prête à s'ouvrir mollement ;
 Prends soin d'affranchir ce loquet difficile
 Que ton amour déteste & qui fait mon tourment.

Est-ce ainsi qu'on tient sa promesse ?
 Est-ce ainsi qu'on abuse un malheureux Amant ?
 Perfide hélas ! en ce moment,
 Tranquille au sein de la mollesse,
 Tu dors peut-être impunément.

Et moi, je veille, & moi, je sèche dans l'attente :
 Inquiet, agité, consumé de desirs,
 Je me roule aux deux bords de ma couche brî-
 lante,

Et poursuis tristement l'image des plaisirs.

 Quelquefois ma tendresse active
S' imagine te voir au milieu de la nuit
Suspendant sur l'orteil une jambe craintive ,
Tes deux mains en avant , chercher le mur qui
 fuit :

J'écoute alors , j'écoute , & si le moindre bruit
 Frappe mon oreille attentive ,
 Je crois sous tes pieds délicats
Entendre à mon côté le parquet qui résonne.
Soudain mon cœur palpite , & tout mon corps
 frissonne.

Crédule , je m'élançe , en étendant les bras :
Je te cherche dans l'ombre , & te nomme tout bas.
Vaines illusions ! déjà la nuit s'avance ,
Et l'astre du matin blanchit l'azur des cieux.
C'en est fait , le jour croît ; je n'ai plus d'espé-
 rance :

Les esclaves en foule ont inondé ces lieux.
 Et tu ne crains pas ma vengeance ?
 Que diras-tu pour ta défense
 Demain en t'offrant à mes yeux ?
Est-ce ainsi , réponds-moi , Beauté vaine & frivole ,
 vole ,

Qu'on outrage l'Amour, qu'on insulte à Cypris?
De ce tems hélas ! qui s'envole
Un jour tu connaîtras le prix.
Lorsque le printems passe, & qu'on n'est plus
jolie,
Que de regrets cuisans, de repentirs amers !
Combien tu pleureras ton orgueil, ta folie !
Que tu voudras, ô Catilie,
Racheter chèrement cette nuit que tu perds !



ÉLÉGIE VIII.

A CATILIE.

ME voici dans le froid séjour
De l'artifice & de la haine,
Occupé de mon seul amour,
Et sur le papier, nuit & jour,
Tristement déposant ma peine.
Depuis nos funestes adieux
J'ai vu quarante jours éclore :
Combien s'écouleront encore
Avant qu'on te rende à mes yeux !
Tu me demandes à toute heure
Ce que fait ton fidèle Amant ?
Tu le devines aisément :
Il soupire , il gémit , il pleure ,
Il te rappelle incessamment.
Unique objet de mon hommage,
De mon encens & de mes vœux,
Cent fois j'adore ton image ,
Cent fois je baise tes cheveux ;

Et dans ce palais fastueux,
Tandis que la foule importune
Fatigue l'aveugle fortune
De mille cris ambitieux,
Moi, sans desir & sans envie,
Libre de soins, content des cieux,
Et presque étranger dans ces lieux,
Hélas ! je ne demande aux Dieux
Que d'être aimé de Catilie.

• Mais toi, comptes-tu les momens
Que je traîne dans les alarmes ?
As-tu senti mes tourmens,
Et loin de moi, tes yeux charmans
Ont-ils répandu quelques larmes ?
L'air triste, & les regards baissés,
Vas-tu, rêveuse & solitaire,
Sous ces tilleuls entrelacés
Dont l'ombre invite au doux mystère,
Ou dans ce bois dépositaire
De nos plaisirs trop tôt passés,
Loin d'une mère vigilante
Relire encore mes écrits,
Et sur la poussière inconstante
Tracer le nom que tu chéris ?

O de mon pénible esclavage
Quand pourrai-je à la fin sortir ?
Quand verrai-je le doux rivage
Où dans la fleur du plus bel âge
J'ai reçu ton premier soupir ?
Qu'il est cruel dans sa folie
L'Amant de faveurs enivré,
Qui libre de passer sa vie
Aux pieds d'un objet adoré,
Trop épris de l'éclat frivole
Des biens, des honneurs & des rangs,
Court sous des lambris transparens
Où resplendit l'or du Pactole,
Du vulgaire encenser l'Idole
Et ramper à la cour des Grands !

É L É G I E I X .

A L' A M O U R .

Si j'ai su quelquefois dans mes vers séducteurs,
Instruire à tes larcins la timide ignorance ,
Si j'ai chanté la crainte , & la douce espérance ,
Tes combats , tes plaisirs , & tes soins enchan-
teurs ;

Si dans tes jours sacrés , aux autels de ta mère
J'ai porté , jeune encor , mon encens & mes vœux ,
Et couronné tes beaux cheveux

De la guirlande qui t'est chère :

Amour , saisis ton arc , à tes pieds détendu ,
Descends du mont Eryx , abandonne Cythère ,
Viens , vole , je t'attends ; va dire à ma Bergère
Que ce jour doit me rendre à son cœur éperdu !

Tu pares même une infidelle

Aux yeux d'un Amant irrité ;

Amour , donne à ses traits une grâce nouvelle ,
A tous ses mouvemens un air de volupté :
De ton haleine pure , ou du vent de ton aîle

Rafraîchis cet éclat dont brille sa beauté.

D'un regard languissant, d'un séduisant caprice

D'un refus enchanteur montre-lui le pouvoir ;

Dis ce qu'on peut donner, ce qu'il faut qu'on
ravisse ,

Ce que tu veux qu'on cache, ou qu'on laisse en-
trevoir :

D'une aimable rougeur que son front s'embel-
lisse ,

Et que je croye encor surmonter son devoir !

Vois-tu la vigne tortueuse

Embrasser les ormeaux, & ramper autour d'eux ?

Que plus tendre, ce soir, ou plus voluptueuse

Catilje, à l'instant qui nous joindra tous deux,

M'enlace de ses bras, m'entoure de leurs nœuds,

Et de sa dent légère, en redoublant mes feux,

Imprime sur ma bouche une marque amoureuse.

É L É G I E X.

A E U C H A R I S.

EST-CE bien vous qui m'écrivez,
Vous, qui seule avez fait ma peine :
Et dont mes tristes yeux de larmes abreuvés
N'ont pu long-tems fléchir ni désarmer la haine ?
Dieux ! quels funestes souvenirs
Ces traits jadis si chers réveillent dans mon âme !
O douce illusion de ma première flâme !
O tendre emportement de mes premiers plaisirs !
Et quelle est donc votre espérance ?
Vous semblez revenir à moi :
Après quatre ans entiers d'erreurs & d'inconfiance,
Vous qui m'avez trahi, vous reclamez ma foi !
Il n'est plus tems : une autre a ma tendresse,
Et m'a fait oublier votre injuste rigueur.
Aussi belle que vous, incapable d'adresse,
Son modeste maintien, ses yeux pleins de douceur,

Son cœur simple & naïf, sa docile jeunesse,
Tout promet à mes feux un retour moins trom-
peur.

C'en est fait, Eucharis; je ne peux plus vous sui-
vre :

L'Amour ne renaît point ; il est mort entre nous.
Mais le nœud qui nous reste est encore assez doux,
A l'amour qui n'est plus l'amitié doit survivre.

L'amitié vous rendra toujours
Présente & chère à ma mémoire ;
Et quand de ces instans si courts

Remplis par mon bonheur, mais perdus pour ma
gloire ,

La mort viendra trancher le cours ;
Quand mes plus chers amis environnant ma
couche
Pour me cacher leurs pleurs détourneront leurs
yeux ,

Et retenant mon âme errante sur ma bouche

Recevront mes derniers adieux :

Alors peut-être , alors la tendre Catilie

En proie au plus cruel chagrin ,

Ses longs cheveux épars, d'un froid mortel saisie,

Pour la dernière fois permettra sans envie

Que votre main tremblante aidant sa faible main
Soutienne sur son cœur ma tête appesantie.
Mes yeux prêts à la perdre hélas ! & sans retour,
Chercheront pour la voir un reste de lumière ;
Et sa main que j'aimais , au doux éclat du jour
Sa main seule , Eucharis , fermera ma paupière :
 Vous fûtes ma première Amour ,
 Mais elle fera la dernière.



ÉLÉGIE XI.

A M. LE VICOMTE DE B.B.

TANDIS qu'au séjour du tonnerre
Dressant ton vol audacieux,
Loin des limites de la terre
Tu chantes la paix & la guerre,
Affis à la table des Dieux ;
Moi , dans les bosquets d'Amathonte
Malgré moi ramené toujours,
Hélas ! à célébrer ma honte
Je perds les plus beaux de mes jours !
Souvent j'ai dit à ma Maîtresse :
« C'est trop languir dans la paresse ,
» J'en rougis . . . tiens , séparons-nous ,
» Va-t'en » . Soudain l'enchanteresse
Vient se placer sur mes genoux ,
Des deux mains à mon cou s'enlace ,
Et me donne , en versant des pleurs ,
Mille baisers pleins de douceurs ,
De ma constance déjà lasse

Trop

Trop sûrs, trop aimâbles vainqueurs.
Je cède ; & reprenant ma lyre
Qu'elle court me chercher soudain ,
Je chante son regard divin ,
Son doux parler , son doux sourire,
Les jeux , les Amours & le vin.



ÉLÉGIE XII.

SUR LE MARIAGE DE CATILIE.

O jour affreux ! ô fatal hymenée !
Pleurez , Vénus ; pleurez , tendres Amours.
Celle que j'aime à l'autel entraînée ,
Court en tremblant, victime couronnée,
Sous d'autres loix s'enchaîner pour toujours.
C'en est donc fait ; ma chère Catilie ?
Quand j'ai ton cœur , un autre aura ta foi !
Ce nouveau nœud rompt le nœud qui nous lie :
C'en est donc fait , & tu n'es plus à moi.
Pour ton ami désormais étrangère ,
Tes yeux si doux de rigueur vont s'armer ;
En te parlant , du nom de ma Bergère
Je ne dois plus tendrement te nommer.
Il faut cesser de te voir à toute heure ,
De te chercher , de te suivre en tous lieux ;
Et séparés par cent murs odieux ,
Jamais hélas ! dans la même demeure
Le doux sommeil ne fermera nos yeux.

Qu'est devenu ce tems , cet heureux âge
Où les mortels n'ayant reçu des cieux
Qu'un champ fertile , un corps laborieux ,
Des fruits , des fleurs , & des bois en partage ,
Près d'une eau pure , exempts de tristes soins ,
A peu de frais contentaient leurs besoins ;
Et deux à deux sous des toits de feuillage
Goûtaient en paix de fortunés loisirs ,
Pauvres d'argent , & riches de plaisirs ?
Dans ces beaux jours hélas ! dignes d'envie,
Ta voix d'un pere eut fléchi les rigueurs ;
Amant comblé des plus douces faveurs ,
A tes genoux j'aurais passé ma vie ;
Et la mort seule eut désuni nos cœurs.
L'or aujourd'hui règne en Dieu sur la terre ;
Il faut un char , de superbes atours :
L'or aux plaisirs a déclaré la guerre ,
Et foule aux pieds les plus tendres amours.
L'or t'a livrée à l'objet de ta haine :
D'un riche époux tu vas suivre les loix ;
Et moi , réduit pour distraire ma peine
A la chanter d'une mourante voix ,
Je traîne hélas ! ma fortune incertaine
Aux champs de Mars & dans la cour des Rois.

Oublions-nous quand le ciel nous sépare !
Le ciel lui-même a reçu tes sermens :
Il punirait pardonne , je m'égare ;
Non , non , crois-moi , le ciel n'est point barbare ,
Il permet tout aux malheureux Amans.
Il a voulu que l'Amante éplorée
Qu'un sort impie ou qu'une injuste loi
Force à donner sa main désespérée ,
Et qu'à l'autel on traîne malgré soi ,
Pût oublier impunément la foi
Que sa faiblesse ou sa crainte a jurée.
C'est moi , c'est moi , qui d'un soin enchanteur
Dès ton aurore ai sçu remplir ton ame :
Je suis l'objet de ta première flâme ,
Dans l'art d'aimer ton premier précepteur.
Ton cœur sensible est mon heureux ouvrage ;
Tu m'appartiens ; c'est moi seul qu'on outrage,
Et ton époux est un usurpateur.
Quoi ! je verrai son insolente ivresse !
Quoi ! j'ornerai son triomphe odieux !
Ah ! s'il est vrai que ta vive tendresse
Me redemande aux pieds même des Dieux ;
Si mon amour à ce point t'intéresse ,
S'il t'est plus cher que la clarté des cieux ;

Ne souffre point, ô ma belle Maîtresse,
Que devant moi le barbare te presse
Contre son cœur & t'embrasse à mes yeux!
Je me connais : à mes yeux s'il t'embrasse,
S'il cueille un prix qui n'est dû qu'à ma foi,
Je me déclare ; entre sa bouche & toi
J'étends la main , je prévient ma disgrâce,
Et je lui dis : ces baisers sont à moi.
La nuit hélas ! de ses plaisirs coupables
Viendra trop tôt annoncer le moment ;
Que les faveurs, les caresses aimables,
Le jour entier, soient du moins pour l'Amant !
Regarde-moi ; que ces yeux que j'adore
Sur moi fixés expriment tes douleurs :
En se baissant qu'ils me cherchent encore,
Et quelquefois se remplissent de pleurs.
Si tu me joins au milieu de la danse,
Sois prompte alors à me ferrer la main ;
Si tu me fuis, sans rompre la cadence,
Dis-moi tout bas : nous nous verrons demain.
Mais ô douleur ! ô contrainte funeste !
Quand sous un dais de guirlandes paré,
Nouvelle épouse, au banquet préparé
Tu marcheras d'un air triste & modeste ;

De tes côtés exilé sans pitié ,
Je me croirai par ton cœur oublié.
Pour consoler ma jalouse tendresse,
Donne à ton front un secret démenti ;
Et que mon pied deux fois avec adresse
Soit par ton pied doucement averti.
Ah ! près de toi , malgré la loi sévère
Je me tiendrai du moins pour te servir :
Des plus doux vins je remplirai ton verre ,
C'est un bonheur qu'on ne peut me ravir.
Seul , après toi , que ton ami l'obtienne :
Dans ce crystal m'enyvrant de plaisir ,
Ma bouche avide aura soin de choisir
Les bords heureux qu'aura pressés la tienne.
Infortuné ! que sert de te dicter
Des soins hélas ! tour-à-l'heure inutiles ?
Avant minuit , il faudra nous quitter
Et regagner nos demeures tranquilles.
Avant minuit , un odieux époux
Au lit fatal entraînera tes charmes :
Moi , jusqu'au seuil où veille un Dieu jaloux
Je te suivrai , les yeux baignés de larmes ;
Et j'entendrai , pour dernières alarmes,
Sur toi soudain se fermer les verroux.

Alors , alors tu deviendras sa proie ;
Il ravira cent baisers amoureux.
Que dis-je ? hélas ! dans ces momens affreux ,
Des baisers seuls combleront-ils sa joie ?
Combats du moins dans ce pressant danger ;
Pleures , gémis , & détourne la bouche :
N'accorde rien , fuis au bord de ta couche
Et vends lui cher un bonheur mensonger.
Ah ! si le ciel , ce ciel qui m'abandonne
Entend mes vœux , il ne souffrira pas
Que l'inhumain profanant tant d'appas
Ait du plaisir . . . ou du moins qu'il t'en donne.
Mais quel que soit pour mon cœur éperdu
L'indigne arrêt du destin qui m'opprime ,
Songe demain à me nier ton crime
Et soutien moi que je n'ai rien perdu.

ÉLÉGIE XIII.

A CATILIE.

DANS la contrainte & les alarmes
Je vois s'envoler nos beaux jours :
La douleur a flétri vos charmes ,
Et mes yeux à verser des larmes
Semblent condamnés pour toujours.
O la plus belle des Maîtresses ,
Mon bonheur s'est évanoui :
Je perds vos touchantes caresses ;
Hélas & de ces biens dont j'ai trop peu joui
Il ne me reste que ma flâme ,
Vos lettres , mes regrets , mes desirs superflus ,
Et la triste douceur de nourrir dans mon ame
L'éternel souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Tout brûle autour de moi , tout aime ;
Tout s'énivre de voluptés :
Deux à deux , vers le bien suprême
Je vois tous les cœurs emportés.
Sans crainte à la ville , au village ,

On forme des liens charmans ;
Et l'univers n'est qu'un bocage
Peuplé de fortunés Amans.
L'Amour , d'une douce folie
Prend soin de remplir leurs momens ;
Nous seuls , ma chere Catilie ,
Nous seuls éprouvons ses tourmens.
Sans témoins , une loi sévère
Me défend de vous approcher ;
A l'œil d'un époux ou d'un pere
Toujours soigneux de me cacher ,
Depuis une semaine entière ,
Je n'ai pu seulement toucher
La main & si douce & si chère ,
Où sans exciter leur colère ,
Du mortel le moins téméraire
La bouche a droit de s'attacher.
A table , aux jeux , on nous sépare ;
Nos argus veillent en tous lieux :
Et recherchant d'un œil avare
Les pleurs qui roulent dans vos yeux ,
Ils se font un plaisir barbare
De troubler jusqu'à nos adieux.
Mais ne craignez point , ô mon ame ,

Que leur inflexible rigueur
Eteigne ou lasse mon ardeur !
Mes chagrins même & leur fureur
Vous rendent plus chère à ma flâme.
Ah ! si , malgré leurs soins jaloux ,
Mon cœur se fait entendre au vôtre ,
Mon sort est encore assez doux !
J'aime mieux souffrir avec vous ,
Que d'être heureux avec une autre.



É L É G I E X I V.

A L A M Ê M E.

Du fracas de la ville & des jeux du théâtre,
Lorsqu'aux champs tout mûrit, c'est assez t'oc-
cuper :

Aux vœux d'une foule idolâtre,
Ta corbeille à la main, il est tems d'échapper.

Déjà secouant sa crinière
Le lion enflâmé s'élançe dans les cieux;
Et le soleil rapide au haut de sa carrière
Nageant dans des flots de lumière
Retourne à l'Equateur d'un pas victorieux.

Déjà le cou penché, sans force & sans courage,
Et le pasteur & les troupeaux

Des bois silencieux cherchent le doux ombrage,
Et le zéphir plus rare, & la fraîcheur des eaux.

Viens, conduis sous mes toits rustiques
Ces demi-dieux enfans qui ne te quittent plus ;
Je n'ai point à t'offrir de superbes portiques,
Ni de marbres vivans, ni ces lacs magnifiques

Qui creusent les jardins des nouveaux Lucullus.
Mais , ô touchant objet de ma dernière flâme ,
(Car nulle autre après toi ne charmera mes yeux)
Je te promets des jours aussi purs que ton ame ,
Et des bois à midi sombres , délicieux .
Je te promets , le soir , des grottes solitaires ,
Un bain rafraîchissant dans des eaux salutaires ,
Les fruits que tu chéris , un vin pur & vermeil ,
Des essaims bourdonnans dans le creux des vieux
chênes ,
Et le concert flatteur de vingt sources pro-
chaines
Dont le murmure invite aux douceurs du som-
meil .
Là , cachés prudemment dans mon enclos fertile
Nous passerons en paix la saison des chaleurs ;
Là , mollement couchés sous un tremble mo-
bile ,
J'ornerai tes cheveux de guirlandes de fleurs :
Et de ce prix divin dont ta bouche est avare
Payant mes tendres soins , le cou penché sur moi ,
Sans craindre désormais que la nuit nous sépare ,
Tu chanteras sur ta guitare
Nos plaisirs & les vers que j'aurai faits pour toi .
ÉLÉGIE.

É L É G I E X V.

L A M É R I D I E N N E.

A C A T I L I E.

DI E U X ! que l'air est calme & pesant !
Dieux ! qu'il fait chaud ! sur quels rivages,
Sous quels favorables ombrages
Veux-tu reposer à présent ?
Le ciel se couvre de nuages,
Neptune agite son trident ;
J'ai vu briller à l'occident
L'éclair, précurseur des orages.
Viens, ce tems est fait pour l'amour :
Viens, ô ma tendre & douce Amie,
Au fond de mon humble séjour,
Sur la natte fraîche & polie
Du soir attendre le retour !
Fermons sur nous à double tour
La porte du verrou munie,
Et qu'une épaisse jalousie
Nous dérobe aux clartés du jour.
Eh ! quoi, ta pudeur alarmée

M'oppose encore un vêtement !
As-tu peur, Ô ma bien Aimée,
D'être trop près de ton Amant ?
Lorsqu'il te presse, qu'il t'embrasse,
Peux-tu rougir de son bonheur ?
Ote ce lin qui m'embarraße,
Ou des deux mains, sûr de ma grace,
Je le déchire avec fureur.
De ton beau corps que j'idolâtre
Mes yeux parcourront tous les traits ;
De tes trésors les plus secrets
Mes baisers rougiront l'albâtre.
Couvre-toi de fleurs, si tu veux ;
Que ce soit ta seule imposture !
Laisse une fois à l'aventure
Flotter tes superbes cheveux :
Et de cette conque azurée
Cuite dans Sève, & décorée
Avec un soin industrieux,
Parmi cent parfums précieux
Tirons ce nard délicieux
Dont l'odeur seule fait qu'on aime,
Qui prête un charme à Vénus même
Et l'annonce au banquet des Dieux.

É L É G I E X V I.

A U X M A N E S D' E U C H A R I S.

DE P U I S que tu n'es plus, depuis que je te
pleure,

Le Soleil a fini, recommencé son tour :

Je puis enfin vers ta demeure

Tourner mes tristes yeux lassés de voir le jour.

O toi, jadis l'objet du plus ardent amour,

Toi, que j'aimais encor d'une amitié si tendre,

Eucharis, si tu peux m'entendre,

Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans
retour

Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre!

Lorsque du sort, si jeune, éprouvant la rigueur,

Tu périssais hélas! d'un mal lent & funeste;

Moi-même, tu le fais, consumé de langueur,

Je voyais de mes jours s'évanouir le reste.

Tu mourus: à ce coup, j'en atteste les Dieux,

Je demandai la mort; j'étais prêt à te suivre:

A mes plus chers amis j'avais fait mes adieux.

Catilie à l'instant vint s'offrir à mes yeux,

Me ferra sur son cœur ; & je promis de vivre.

Trop heureux sous sa douce loi,

Elle-même aujourd'hui permet que je t'écrive :

Tout ce qui te connut te regrette avec moi,

Et cherche à consoler ton ombre fugitive.

Déjà, les yeux mouillés de pleurs,

Et brisant son beau luth qui résonnoit en-
core ,

Le doux chantre d'Éléonore

Sur tes restes chéris a répandu des fleurs,

Il t'élève un tombeau ; c'est assez pour ta gloire.

Moi, plus timide, tout auprès

Je choisis un jeune cyprès ,

Et là, je grave notre histoire,

A ce mot, Eucharis, ne va point t'alarmer.

Loïn de moi tous ces noms dont un amant ac-
cable

L'objet qu'il cesse de charmer !

Le tems a dû me désarmer ,

Et ton cœur n'est point si coupable.

Pour un autre que moi s'il a pu s'enflammer ,

Sans doute il était plus aimable

Hélas ! savait-il mieux aimer ?

N'importe ! dors en paix, ombre toujours chérie;

D'un reproche jaloux ne crains plus la rigueur :

Ma haine s'est évanouie.

Tu fis , sept ans entiers , le bonheur de ma vie ;

C'est le seul souvenir qui reste dans mon cœur.



ÉLÉGIE XVII.

LA VENDANGE.

A CATILIE.

QUELS cris dans les airs retentissent !
 Quels chants sur ces côteaux d'un ciel ardent
 brûlés !

Déjà , le thyrsè en main , s'unissent
 Les Faunes aux Sylvains mêlés :
 Les fougueux Egypans bondissent ,
 Et sous leurs pas au loin gémissent
 La terre & les bois ébranlés.

Le front chargé des fruits d'une heureuse ven-
 dange ,

La bouche teinte encore des raisins qu'il a bus ,
 Et penché sur son char , le dieu vainqueur du
 Gange

Du plus riche des mois nous verse les tributs,
 Je naquis dans ce mois : voici le jour que j'aime ;
 Daigne encor l'embellir , doux objet de mes
 vœux !

De pampres & de fleurs viens orner mes cheveux :

De pampres & de fleurs je t'ornerai moi-même.

Que l'acier brille dans tes mains ;

Qu'à ton bras pende une corbeille :

Et comme on voit la diligente abeille

De leurs plus doux parfums dépouiller les jardins,

En te jouant détache ces raisins.

De sillons en sillons, cours, poursuis ton ou-
vrage ;

Anime d'un souris ces pasteurs empressés,

Qui dans la vigne dispersés

A peine de leurs fronts surmontent son feuillage.

On chante : dans l'osier tombent de toutes parts

Ces raisins abondans qu'un sombre azur colore,

Ceux dont l'émail pâlit, mais que le soleil dore ;

Et bientôt avec pompe étalés sur des chars,

D'un peuple avide au loin ils frappent les regards,

Encor tout rayonnans des larmes de l'aurore.

O soins délicieux ! Ô fortunés travaux

Dont les fatigues même enchantent la paresse !

Cependant du sein des hameaux

Il s'élève un long cri : la troupe avec vitesse

De leurs derniers présens dégarnit les rameaux :

Le vieillard en triomphe apporte sa richesse,

Tandis qu'un doux muscat retardant la jeunesse,

Pour un seul prix offert anime vingt rivaux.
 Succédez à ces foins , repas simple & rustique !
 Repas cent fois plus doux que les festins des Dieux !
 Sur l'herbe assis en cercle autour d'un vase antique,
 Sur ce mets odorant qui parfume les cieux
 Chacun porte à la fois & la main & les yeux.
 Le palais chatouillé, d'abord la soif s'allume ;
 Soudain parait un broc qui tout couvert d'écume,
 Et rempli d'un vin doux dans la ferme apprêté,
 Par les plus prompts buveurs est long-tems disputé.
 Il circule : avec lui circulent la gaité,
 Les bons mots & l'erreur , l'audace & la folie.
 Lucas cueille un baiser sur le sein d'Egérie
 Qui toujours s'en offense & s'apaise toujours.
 Mais sa rougeur lui reste & la rend plus jolie.
 Ce baiser , ces combats , ma chere Catilie,
 Le tumulte , les ris , les folâtres discours
 D'un convive animé qui doucement s'oublie,
 Tout protège , encourage , ou nous peint nos
 amours :
 Tout prête à mon bonheur un charme qui l'aug-
 mente.
 Heureux qui dans ce jour conduisant son amante,
 Le plaisir dans les yeux, de cercle en cercle errant,

Lui porte un doux tribut dans l'argile fumante ;
Et d'un mets effleuré par sa lèvre charmante
Savoure , avec lenteur , le baume restaurant !
Mais déjà l'ombre croît : la feuille qui murmure
Annonce un vent plus frais , humide enfant du
soir.

Réserve pour tes jeux la grappe la plus mûre ,
Tout ton peuple à l'envi te demande au pressoir.
Cède à ses cris joyeux & remplis son espoir.

Rends un moment à la nature

Ces pieds si délicats que blesse leur chaussure ;
Monte : tout est tranquille & tout va s'émouvoir.
Le signal est donné : tous les yeux étincellent ,
Tous les pieds vont pressant , tous les grains sont
ouverts.

De riches flots de pourpre au même instant ruif-
sellent ,

Et l'ambre le plus pur s'exhale dans les airs.

Chantons , célébrons l'automne ;

Enfans , répétez mes vers !

J'entends déjà dans la tonne

Le doux nectar qui bouillonne

Et qui veut rompre ses fers,

Enseveli sous le sable

Et réservé pour la table
Ce vin doit porter un jour
Des bons mots à la jeunesse,
Des erreurs à la sagesse,
Des feux même à la vieillesse,
Et des desirs à l'amour.



É L É G I E X V I I I .

L E D É P A R T .

A L A M Ê M E .

NON jamais peut-être à mes yeux
Tu n'avais paru si charmante ;
Jamais de ta grace piquante
Mon cœur ne fut plus amoureux :
Et cependant , ô ma Maîtresse,
Il faut m'exiler de tes bras !
Malgré l'excès de ma tendresse ,
Et le pouvoir de tes appas ,
Il faut quitter ce doux rivage ,
Ce clair ruisseau , ce frais bocage
Cent fois témoins de notre ardeur ;
Il faut laisser tout mon bonheur
Et n'emporter que son image.
Sous de funestes étendarts
Un devoir importun m'appelle :
Soldat poudreux , aux champs de Mars
Je cours , animé d'un beau zèle ,
Dans l'art des Guesclins , des Bayards

Et des Bourbons & des Césars

Rejoindre & suivre mon modele.

Oui, dans huit jours, sous d'autres cieux,

En proie aux tourmens de l'absence,

Triste & pensif, à tous les dieux

Je demanderai ta présence.

Mais toi, de cent jeunes Amans

Hélas! à toute heure entourée,

De vœux & d'encens enivrée,

Dis-moi, tiendras-tu tes sermens?

O peine! ô mortelles alarmes!

O triste & rigoureuse loi!

Périssent la gloire & les armes

Qui font toujours couler tes larmes

Et qui me séparent de toi!

É L É G I E X I X.

LES JARDINS DU PETIT TRIANON.

J'AI vu ce désert enchanté
 Dont le goût même a tracé la peinture;
 J'ai vu ce jardin si vanté
 Où l'art, en l'imitant, surpasse la nature.
 O Trianon, puissiez-vous des hivers
 Ne ressentir jamais les glaces rigouteuses!
 Aimable Trianon, que de transports divers
 Vous inspirez aux ames amoureuses!
 J'ai cru voir, en entrant sous vos ombrages verts,
 Le séjour des ombres heureuses.
 Quel magique pouvoir, de sites gracieux
 A décoré soudain ces fertiles campagnes;
 Et dans un cadre étroit, pour le plaisir des yeux,
 A creusé des vallons, élevé des montagnes,
 Et fait naître un palais de leur front sourcilleux?
 Disparaissez, fabuleuses retraites
 D'Alcinoüs & de Sémiramis,
 Prodiges nés du cerveau des Poëtes,
M

Et dans leurs vers menteurs jusques à nous transmis!

Disparaissez, monumens du génie,
Parcs, jardins immortels que le Nôtre a plantés!
De vos dehors pompeux l'exakte symétrie
Etonne vainement mes regards attristés.

J'aime bien mieux ce désordre bizarre
Et la variété de ces riches tableaux
Que disperse l'Anglais d'une main moins avare.
Du haut du belveder mon œil au loin s'égare,
Et découvre les bois, la verdure, & les flots.
Là, parmi des rochers d'inégale structure
Que Neptune a produits d'un coup de son trident,
Un torrent écumeux tombe & roule en grondant,
Et forme aux pieds des monts un lac en miniature.
Ce lac, ces monts sacrés sont au Dieu de Délos.
Voici le frais Hémus, & le riant Ménale;
De ce nouveau Tempé le tortueux dédale
Sert d'asyle à l'enfant qui règne dans Paphos.

O vous qui craignez son empire,
Fuyez, fuyez; l'Amour anime ces beaux lieux:
Dans ce vallon délicieux
C'est lui qu'avec l'air on respire.
De ces sentiers étroits la douce obscurité,

Ces trônes de gazon , cet antre solitaire ,
Ces bosquets odorans qu'habite le mystère ,
Tout parle de l'Amour , tout peint la volupté.

Sous des lilas dont la tige penchée
Du midi même amortit les chaleurs,
Du haut des monts une source cachée
Tombe en cascade , & fuit parmi les fleurs.

J'approche : quels objets ! l'herbe à demi-couchée
Des débris d'un bouquet était encor jonchée ;
Et deux chiffres , plus loin , sur le sable enlacés
Par le souffle des vents n'étaient point effacés.

A cet aspect soudain , au murmure de l'onde
Qui seul de ces déserts trouble la paix profonde,
Je me sentis tout-d'un-coup pénétré

D'une douce mélancolie ;

Le souvenir de Catilie

Vint resserrer mon cœur de plaisirs enivré.

Ah ! que ne puis-je , ô ma jeune Maîtresse ,
Parcourir avec toi ce fortuné séjour ,
Et dans ces bois touffus , au gré de ma tendresse ,
T'égarer doucement sur le soir d'un beau jour !
Dans les bois , dans les airs , sur le bord du rivage ,
Les oiseaux deux-à-deux se baissent devant moi :
Seul ici , je languis dans un triste veuvage.

Faut-il sans toi fouler cette mousse sauvage ?
 Dans ces détours secrets faut-il errer sans toi ?

Vois ce ruisseau qui dans sa pente
 Mollement entraîné murmure à petit bruit ,
 Se tait, murmure encor, se replie & serpente ,
 Va, revient, disparaît, plus loin brille & s'enfuit ;

Et se jouant dans la prairie

Parmi le trêfle & les roseaux ,

Sépare à chaque instant ces bouquets d'arbrisseaux
 Qu'un pont officieux à chaque instant marie.
 Quel art a rassemblé tous ces hôtes divers ,
 Nourrissons transplantés des bouts de l'univers ?

La Perficaire rembrunie

En grappes suspendant ses fleurs ,

Le Tulippier de Virginie

Étalant dans les airs les plus riches couleurs ;
 Le Catappas de l'Inde orgueilleux de son ombre ,
 L'Érable précieux, & le Méléze sombre

Qui nourrit les tendres douleurs ?

De cent buissons fleuris chaque route bordée
 Conduit obliquement à des bosquets nouveaux :
 L'écorce où pend la cire, & l'arbre de Judée,
 Le Cèdre même y croît au milieu des ormeaux ;
 Le Cytise fragile y boit une onde pure ,

Et le Chêne étranger sur des lits de verdure
Ploye en dais arrondi ses flexibles rameaux.

O champs aimés de Flore , ô douce promenade ,
Que vous flattez mon cœur , mon esprit & mes
yeux !

O champs aimés de Flore , ô douce promenade ,
Oui , vous êtes l'asyle & l'ouvrage des Dieux !

Mais à travers ces bois religieux

Quelle élégante colonnade

En marbre blanchissant s'élève dans les cieux ?

C'est le temple d'Amour • c'est l'enceinte sacrée

Que réserve à son fils la Reine de ces lieux.

Deux Saules chevelus en défendent l'entrée

A tout mortel audacieux.

De l'enfant sur l'autel respire la statue.

C'est lui-même ; on le voit foulant un bouclier

Et le casque d'Alcide & sa lance rompue ,

Courber en arc poli sa noueuse massue ,

Et d'un souris malin déjà nous défier.

A l'approche du sanctuaire ,

Saisi d'un tremblement heureux ,

Trois fois du marbre saint j'ai baisé la poussière ,

Et fait fumer trois fois un encens précieux :

Puis couronnant ses beaux cheveux

D'un feston de myrthe & de lierre ,
Aux pieds du Dieu charmant j'ai déposé mes
vœux ,

Et fait tout bas cette prière :

« Amour , Amour , éternise mes feux ,
» Conserve-moi le cœur de Catilie :
» Fais qu'elle soit toujours belle à mes yeux ,
» Et que je meure avant que je l'oublie » !



É L É G I E X X.

A D I E U X A U N E T E R R E
Q U ' O N É T A I T S U R L E P O I N T D E V E N D R E .

L'A I M A B L E & d o u x p r i n t e m s o u v r e a u j o u r -
d ' h u i l e s c i e u x :

O m e s c h a m p s , a v e c v o u s j e v e u x e n c o r r e n a î t r e !
C h a m p s t o u j o u r s p l u s a i m é s , j a r d i n s d é l i c i e u x ,
V é n é r a b l e s o r m e a u x q u ' o n t p l a n t é s m e s a î e u x ,
P o u r l a d e r n i è r e f o i s r e c e v e z v o t r e m a î t r e .

P r o d i g u e z - m o i v o s f r u i t s , v o s p a r f u m s & v o s
f l e u r s ;

C a c h e z - m o i t o u t e n t i e r d a n s v o t r e e n c e i n t e
s o m b r e :

O b o i s h o s p i t a l i e r s , m e s r ê v e u s e s d o u l e u r s
N ' o n t p a s l o n g - t e m s h é l a s ! à j o u i r d e v o t r e
o m b r e .

T é m o i n s d e m e s p l a i s i r s d a n s d e s t e m s p l u s h e u -
r e u x ,

V o u s p a s s e r e z b i e n t ô t e n d e s m a i n s é t r a n g è r e s :
B e a u x l i e u x , i l f a u t v o u s p e r d r e ; u n d e s t i n
r i g o u r e u x

Me condamne à céder des retraites si chères.
Que sert d'avoir vingt fois , dans mes travaux
constans ,

Le fer en main , conduit une vigne indocile ,
Retourné mes guérets , & d'un rameau fertile
Enrichi ces pommiers , la gloire du printems ?
Un autre , en se jouant , de leur branche pen-
dante

Détachera ces fruits qu'attendaient mes paniers ,
De ces riches moissons remplira ses greniers ,
Et rougira ses pieds d'une grappe abondante.
Je ne vous verrai plus , ô rivages fleuris ,
Source pure , antres frais , lieux pour moi pleins
de charmes ;

Je ne vous verrai plus , mes pénates chéris ,
Vous qui me consoliez du fracas de Paris ,
Du service des Cours , du tumulte des armes !
Oui , dès demain , peut-être avant la fin du jour ,
Il le faudra quitter ce fortuné séjour ,
En retournant vers vous des yeux mouillés de
larmes.

D'un pied profane & dur un ingrat successeur
Foulera ces gazons , lits chers à ma tendresse ;
Et mutilant l'écorce où croissait mon ardeur

Effacera ces noms qu'un soir , ô ma Maîtresse ,
Les sens encor troublés de plaisir & d'ivresse ,
Tu m'aïdas à graver de ta tremblante main.
Qui sçait même , qui sçait si le fer inhumain
Retentissant au loin dans la forêt profonde
N'abattra point ces pins , ces ormes vieillissans ,
Ces chênes , dont nos pieds outragent les présens ,
Immortels bienfaiteurs de l'enfance du monde ?
Crédule , j'espérais sous leur abri sacré
Qu'un jour , las des erreurs dont je fus enivré ,
Tout entier à l'objet dont mon ame est ravie ,
Tranquille , à ses genoux j'acheverais ma vie ,
Riche de ses attraits , fier de ses seuls regards ,
Tantôt comblé des soins de sa main caressante ,
Tantôt prêtant l'oreille à sa voix séduisante ,
Et cultivant l'amour , la nature & les arts.
La fortune a détruit ma plus chere espérance.
A mes Dieux protecteurs il me faut recourir ;
Je n'ai plus , désormais étranger dans la France ,
De retraite où chanter , ni d'asyle où mourir.
O tristesse ! ô regrets ! ô jours de mon enfance !
Hélas ! un sort plus doux m'était alors promis.
Né dans ces beaux climats & sous les cieux amis
Qu'au sein des mers de l'Inde embrasse le tropique,

Élevé dans l'orgueil du luxe asiatique,
La pourpre, le satin, ces cotons précieux
Que lave aux bords du Gange un peuple indus-
trieux,
Cet émail si brillant que la Chine colore,
Ces tapis dont la Perse est plus jalouse encore,
Sous mes pieds étendus, insultés dans mes jeux,
De leur richesse à peine avaient frappé mes yeux.
Je croissais, jeune roi de ces rives fécondes ;
Le roseau favorable, fragile amant des ondes,
Le manguiier parfumé, le dattier nourrissant,
L'arbre heureux où mûrit le café rougissant,
Des cocotiers enfin la race antique & fière
Montrant au-dessus d'eux sa tête toute entière,
Comme autant de sujets attentifs à mes goûts,
Me portaient à l'envi les tributs les plus doux.
Pour moi, d'épais troupeaux blanchissaient les
campagnes ;
Mille chevreaux erraient suspendus aux mon-
tagnes :
Et l'Océan au loin se perdant sous les cieux
Semblait offrir encor, pour amuser mes yeux,
Dans leur cours différent cent barques passagères
Qu'emportaient ou la rame ou les voiles légères.

Que fallait-il de plus? Dociles à ma voix
Cent esclaves choisis entouraient ma jeunesse ;
Et mon pere éprouvé par trente ans de sagesse,
Au Créole orgueilleux dictant de justes loix,
Chargé de maintenir l'autorité des Rois,
Semblait dans ces beaux lieux égaler leur richesse.
Tout s'est évanoui. Trésors, gloire, splendeur,
Tout a fui, tel qu'un songe à l'aspect de l'aurore,
Ou qu'un brouillard léger qui dans l'air s'évapore.
A cet éclat d'un jour succède un long malheur.
Mais les Dieux attendris, pour charmer ma
douleur,

Ont daigné me laisser le cœur de Catilie.

Ah ! je sens à ce nom qu'il existe un bonheur.

Ce nom seul de ma peine adoucit la rigueur,

Il répare mes maux, il m'attache à la vie :

Je suis aimé ; mon sort est trop digne d'envie,

Et la paix doit rentrer dans mon cœur éperdu.

Cessez, tristes regrets ; cessez, plainte impor-
tune !

Revivez, luth heureux trop long-tems suspendu !

J'ai vu périr mes biens, mes honneurs, ma for-
tune ;

Mais son amour me reste, & je n'ai rien perdu.

ÉLÉGIE XXI.

MES pleurs ne coulaient plus; mes yeux
Étaient enfin las d'en répandre :
Je n'ai fait que nommer les Dieux,
Et soudain je les vis des cieux
Sans cortége à ma voix descendre.
C'est trop, ont-ils dit, l'éprouver.

Eh! qui du sort injuste a plus senti l'outrage ?
Empressons-nous de relever
Ce roseau courbé par l'orage.
Pour prix de ses tendres chansons,
Rendons-lui ses grottes chéries,
Son lac, ses riantes prairies,
Ses bois, ses vignes, ses moissons.
Ah ! qu'il aime, qu'il aime encore,
Puisque ce sentiment est l'ame de ses jours ;
Et qu'il chante encor ses amours
Aux lieux qui les virent éclore.

É L É G I E X X I I .

É L O G E D E L A C A M P A G N E .

A C A T I L I E .

L A I S S O N S , ô mon aimable Amie ,
L'habitant des cités , en proie à ses désirs ,
S'agiter tristement & tourmenter sa vie ,
Pour se faire à grands frais d'insipides plaisirs :
Les champs du vrai bonheur sont le riant asyle ;
L'œil y voit sans regrets naître & mourir le jour :
Leur silence convient à la vertu tranquille ,
Au noble esprit qui pense , & sur-tout à l'amour .

Dis-moi , quand sous l'épais ombrage
Tous deux assis , mon bras autour de toi passé ,
Nous entendons du ciel soudain fondre un nuage
Et la pluie à grand bruit inonder le feuillage
Qui garantit ton front vainement menacé ;
Quand sous un antre frais que tapisse le lierre
D'un soleil accablant évitant la chaleur ,
Faible , les yeux remplis d'une tendre lan-
gueur ,
Sans vouloir sommeiller tu fermes ta paupière

Et viens nonchalamment reposer sur mon cœur :
Conçois-tu des momens plus heureux pour ma
flâme ,

Et de plus douces voluptés ?

Regretterons-nous, ô mon ame ,

Le fracas, l'air impur & l'ennui des cités ?
Soit qu'errant le matin dans ce verger fertile
Dont les arbres touffus embarrassent tes pas ,
J'élève sur ta tête une branche indocile

Ou qu'en la ramenant, à tes doigts délicats
J'offre, esclave attentif, un prix doux & facile :
Soit que, le jour tombant, à nos travaux chétis

La cornemuse nous rappelle ;

Que dispersant les grains que ta robe recèle ,
Ta voix se fasse entendre aux oiseaux de Cypris ;
Ou que sur l'herbe enfin, plus touchante & plus
belle ,

Rangeant autour de toi tes sujets favoris,

Un lait pur à grands flots entre tes doigts ruif-
felle.

Heureux qui peut dormir à l'ombre des forêts,
Et sentir près de soi l'objet de sa tendresse !

Heureux qui, vers midi, par des détours secrets,
Peut sur le bord des eaux égarer sa Maîtresse !

Si le ruisseau roulant sur un lit de gravier,
Présente à son amour au milieu du bocage
Un endroit où le frêne & le souple alifier
Se plaisent à mêler leur fraternel ombrage,
Quels vœux peut-il encor former ?

Qu'il regarde ; il est seul au monde.

Tout l'invite à jouir, tout le presse d'aimer ;
Le silence des bois, le murmure de l'onde,
La fraîcheur des gazons qui couronnent ses
bords :

Et le seul rossignol témoin de ses transports
Par ses chants redoublés lui-même les seconde.
O dieux ! ô donnez-moi souvent un tel bonheur,
Et portez, j'y consens, des trésors à l'avare,
A l'esclave des Cours une longue faveur,
Aux cœurs ambitieux le Sceptre ou la Thiare !
Mais quels éclats joyeux ! quel tumulte au
hameau !

J'entends déjà crier le violon champêtre :
Le vin coule ; on se mêle , on danse sous l'or-
meau :

Les travaux ont cessé ; tous les jeux vont re-
naître.

Vois-tu dans ces prés verts que la faux a tondu ,

En pyramides jaunissantes,
 S'élever jusqu'aux cieux ces herbes odorantes,
 Et ces foins au soleil par trois fois étendus ?
 Vois-tu, sous la richesse à leur zèle promise

Mes taureaux contents de plier,
 Vers la grange apporter d'une tête soumise
 Ces dons qu'un bras soigneux en faisceaux doit
 lier ?

Tout le char disparaît sous la moisson traînante,
 Et suivant à pas lents des sentiers mal tracés,

Laisse dans sa marche tremblante
 De sa dépouille au loin les arbres hérissés.

Viens, descendons dans la prairie ;
 Ces meulons orgueilleux sont dressés pour l'a-
 mour.

L'ombre croît ; hâtons-nous : donnons à la folie,
 Aux plaisirs innocens ce reste d'un beau jour.

Qu'il est doux de gravir ces montagnes mobiles,
 De forcer dans nos jeux leurs flancs à s'écrouler,
 Et vainqueurs arrivés aux sommets difficiles,
 Sur la verdure au loin de se laisser rouler !

Deux jeux, plaisirs touchans, délicieuse ivresse,
 Et vous, Grâces, Amours, charme de l'univers,
 Tandis qu'il en est tems, entourez-moi sans cesse,

**Embellissez mes jours , dictez mes derniers vers.
La douce illusion ne sied qu'à la jeunesse ;
Et déjà l'austere sagesse
Vient tout bas m'avertir que j'ai vu trente hivers.**



É L É G I E X X I I I

E T D E R N I E R E .

C'EST assez d'une faible lyre
 Tirer de timides accords,
 C'est assez du Dieu qui m'inspire
 Dans de frivoles jeux dissiper les trésors.
 Rentrez sous vos riens ombrages,
 Doux enfans de la paix, voluptueux Amours :
 Cachez-vous; la Discorde a troublé nos rivages,
 Le soldat jusqu'aux cieus pousse des cris fau-
 vages,
 Et j'entends battre les tambours.
 Quel demi-Dieu, chéri des Filles de mémoire,
 Arraché tout sanglant aux assauts meurtriers,
 S'avance au bruit pompeux des instrumens guer-
 riers ?
 C'est Achille, ou d'Estaing qui courbé sous sa
 gloire
 Descend à pas tardifs de son char de victoire,
 Et pare un jeune Roi de ses doubles lauriers !

Levons-nous , il est tems : qu'on apporte mes
armes ;

D'un large boucquier chargez mon faible bras !

Oui , j'abjure , ô Vénus , tes honteuses alarmes ;

Amour , perfide Amour , je renonce à tes char-
mes :

C'en est fait ; l'honneur parle , & je vole aux
combats.

Fin du troisieme & dernier Livre.



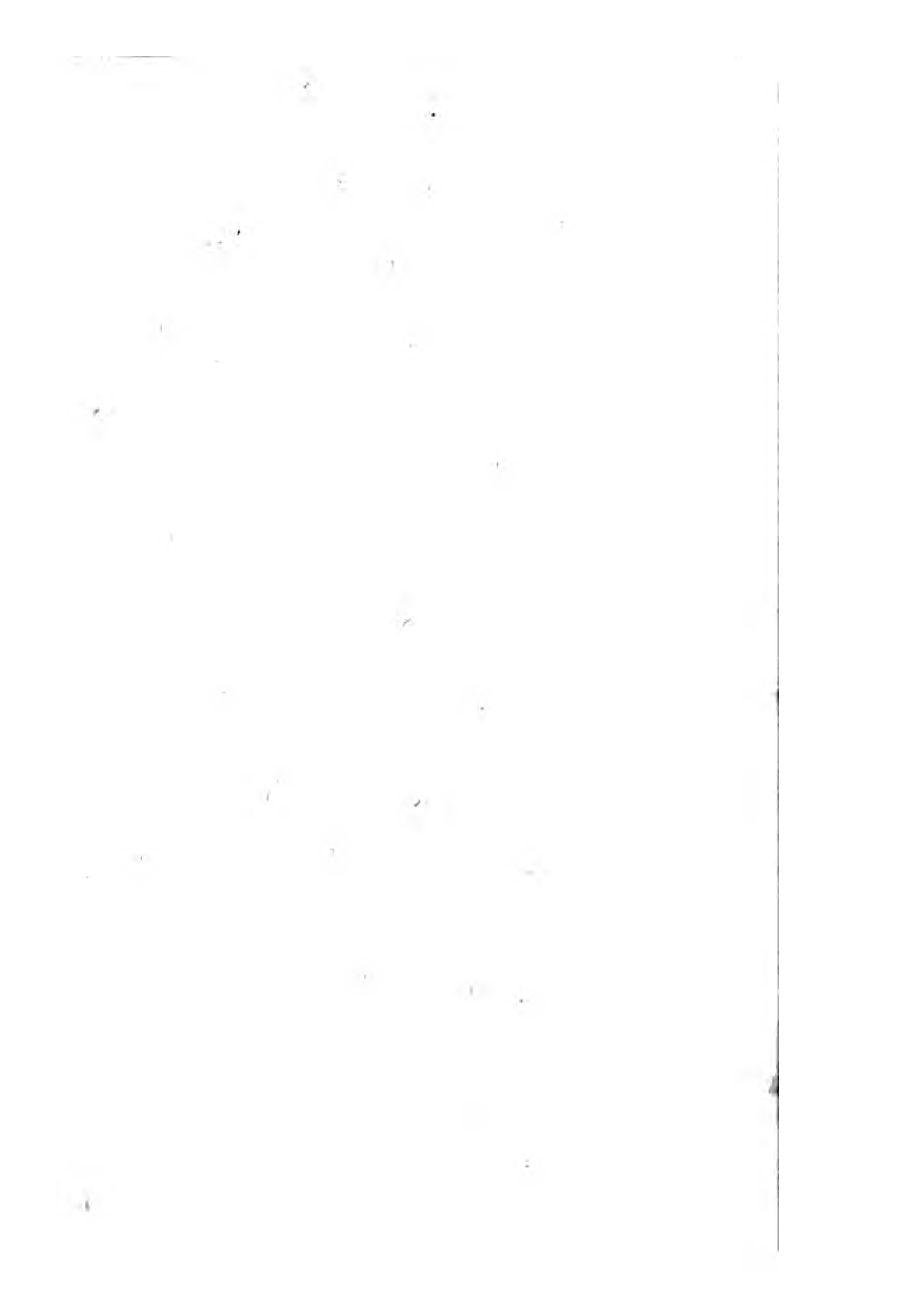


TABLE DES ÉLÉGIES

contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

E LÉGIE PREMIERE.	Page	1
II.		3
III. <i>A Eucharis.</i>		6
IV.		8
V. <i>A Eucharis.</i>		12
VI.		14
VII. <i>A Eucharis.</i>		19
VIII. <i>Portrait d'Eucharis.</i>		22
IX. <i>L'Absence.</i>		25
X. <i>A Eucharis.</i>		28
XI.		30
XII. <i>A Eucharis.</i>		35
XIII. <i>A Eucharis.</i>		38
XIV. <i>A un Ami.</i>		40

154	T A B L E.	
XV.	<i>A Eucharis.</i>	Page 42
XVI.		44

LIVRE SECON D.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.	46
II.	50
III. <i>A Eucharis.</i>	52
IV. <i>A la même.</i>	55
V.	58
VI. <i>A un Rival.</i>	61
VII. <i>A Eucharis.</i>	63
VIII. <i>A M. le Comte de P.</i>	66
IX. <i>A M. le Chevalier de P.</i>	67
X. <i>A Eucharis.</i>	69
XI. <i>A Messieurs de P.</i>	72
XII.	77
XIII.	80

LIVRE TROISIÈME.

ÉLÉGIE PREMIÈRE. <i>A ma Muse.</i>	81
II. <i>A Catilie.</i>	84

DES ÉLÉGIES. 155

III.	<i>A la même.</i>	Page 87
IV.	<i>La Veillée.</i>	89
V.	<i>La Moisson.</i>	91
VI.	<i>Les Baisers.</i>	95
VII.	<i>A Catilie.</i>	97
VIII.	<i>A Catilie.</i>	100
IX.	<i>A l'Amour.</i>	103
X.	<i>A Eucharis.</i>	105
XI.	<i>A M. le Vicomte de B. B.</i>	108
XII.	<i>Sur le Mariage de Catilie.</i>	110
XIII.	<i>A Catilie.</i>	116
XIV.	<i>A la même.</i>	119
XV.	<i>La Méridienne. A Catilie.</i>	121
XVI.	<i>Aux Mânes d'Eucharis.</i>	123
XVII.	<i>La Vendange. A Catilie.</i>	126
XVIII.	<i>Le Départ. A la même.</i>	131
XIX.	<i>Les Jardins du Petit Trianon.</i>	133
XX.	<i>Adieux à une Terre qu'on était sur le point de vendre.</i>	139
XXI.		144
XXII.	<i>Éloge de la Campagne. A Catilie.</i>	145
XXIII.	<i>& dernière Élégie.</i>	150

FIN DE LA TABLE.

68096354

